E

ALBERTINE.

ERMAIN.

839.

'AUDOUIN. rue des Boucheries St-G., 38.

ALBERTINE

PAR

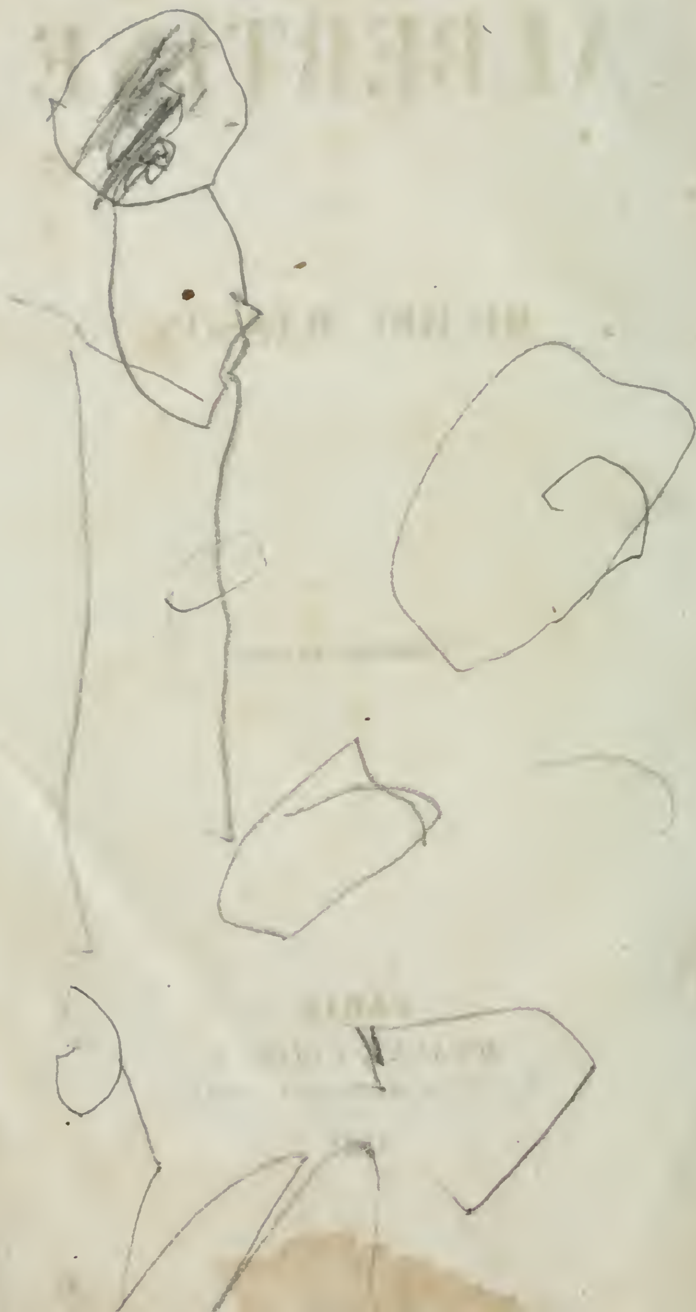
MICHEL MASSON.

—

PREMIÈRE PARTIE.

—

PARIS,
WERDET, EDITEUR,
49, RUE DE SEINE SAINT GERMAIN.
—
1839.





LES ROMANS DE LA FAMILLE.

INTRODUCTION.

Quand il fut au terme de la tâche qu'il s'était imposée, celui qui a écrit ce livre, se sentant les doigts fatigués, laissa tomber la plume sur sa table tachée d'encre, après quoi il se renversa nonchalamment sur l'adossoir de sa chaise, et, poussant un très profond soupir qui pourrait se traduire par ce mot de délivrance : —Enfin! — il ferma les yeux et s'endormit d'un aussi lourd sommeil que s'il venait de relire son œuvre.

Alors il se permit d'avoir une vision.

La toute petite chambre qu'il occupe à Voisins-Louveciennes ; Louveciennes, charmant village que je vous invite à visiter, non pas absolument pour lui-même, mais pour les ravissantes vallées, mais pour les délicieux bouquets de chataigners qui l'environnent. D'ailleurs c'est un voyage facile et peu coûteux; deux voies de communication vous sont ouvertes : d'abord, vous trouvez rue de Rivoli les voitures dites accélérées qui vont droit de Paris à Saint-Germain. Quant à vous qui ne voulez pas pousser si loin, puisqu'il est bien convenu que vous vous êtes mis en route pour venir à Louveciennes, vous vous faites descendre à la chaussée de Bougival; là vous trouvez, au bureau des voitures, un brave homme fort obligeant, M. Thouveny, qui ne demande pas mieux que de vous faire accompagner jusqu'au chemin de la Princesse, et puis vous montez, vous montez long-temps cette large chaussée qui se peut comparer à l'allée principale d'un parc; vous montez,

dis-je, ayant en perspective les arches imposantes de l'aqueduc de Marly : seulement, pour admirer en toute tranquillité de conscience ce monument de la vanité royale, vous avez soin d'oublier ce qu'il a coûté d'or, de sueur et de sang; ou bien, si votre cœur s'émeut trop vivement au ressouvenir de la misère des peuples, abaissez vos regards vers la droite; ce ruban d'argent, çà et là tacheté, qui serpente à l'ouest, c'est la Seine avec ses nombreux îlots tout chargés de verdure; à gauche, sur les hauteurs, ces toits qui scintillent au soleil, cette flèche qui se dresse vers le ciel, c'est le clocher de Saint-Michel, ce sont les maisonnettes de la Celle Saint-Cloud. Je n'indique le chemin de la Princesse qu'à ceux qui ont la jambe solide et le pied tant soit peu montagnard; pour les autres, ils peuvent prendre le chemin de fer du Pec et les Omnibus de Versailles, ce qui leur procurera le double avantage de faire en une heure de moins, trois lieues de plus que par l'autre voie.

Mais c'est assez divaguer, revenons à la vision de l'auteur.

La toute petite chambre qu'il occupe à Louveciennes sembla tout à-coup s'élargir; sa table recula de dix pas environ; elle prit la forme d'un fer à cheval, se recouvrit d'un tapis vert, et trois figures pâles, sévères, ennuyées et coiffées du bonnet carré des juges, parurent assises devant le bureau de ce tribunal imaginaire. L'auteur se trouva tout naturellement placé sur le banc des accusés, ayant pour vis-à-vis un grand monsieur jaune et sec, aux yeux louches, aux dents longues et affamées; celui-ci tenait d'une main une pioche de fossoyeur, de l'autre un marteau qui, je l'ai su plus tard, ne lui servait qu'à démolir; il se nommait le PROGRES SOCIAL, et portait ces deux mots écrits sur le front: SCIENCE HUMANITAIRE. Devant la barre du tribunal il y avait un gros homme de bonne mine, qui répondait par un sourire de commisération au regard de pitié que le grand monsieur jaune laissait à chaque instant tomber

sur lui. Or, le gros homme qui s'intitulait modestement : LE PUBLIC ÉPICIER, était venu là tout exprès, pour défendre le pauvre auteur mis en cause par le *Progrès social*, au sujet d'un chétif roman qui n'avait d'autre prétention que celle d'être lu avec l'attention qu'on accorde à un feuilleton du journal..... Devinez, je ne le nommerai pas.

L'interrogatoire terminé et les réponses de l'accusé entendues, le dialogue suivant s'établit entre le soi-disant ministère public et le défenseur officieux. Les juges examinaient le manuscrit en bâillant ; quant à l'auteur, il étaittout oreilles.

« Monsieur, dit le Progrès social en frappant de sa pioche sur le bureau, ce qui ne laissa pas que de l'écorner un peu ; monsieur, au temps de réorganisation où nous sommes, tout homme d'intelligence est comptable envers l'humanité de l'emploi qu'il fait de ses talens.

— Monsieur, interrompit le Public épicier, je prendrai la liberté de vous faire observer que pour servir les intérêts de l'humanité, il

n'est pas absolument indispensable de casser les meubles d'une maison.

— Vous vous écartez de la question, riposta l'accusateur ; d'ailleurs, nous autres hommes d'action, nous ne sommes pas venus pour édifier, mais bien pour renverser les obstacles qui s'opposent à la course victorieuse de l'esprit humain.

Et dans la vivacité du geste il renversa l'écritoire.

— Parbleu, monsieur, voilà un tapis de serge gâté, remarqua son adversaire, et je ne sache pas que la société ait gagné beaucoup à ce que vos manchettes soient teintes d'encre.

— Ne m'interrompez pas ! poursuivit l'autre ; tout état stationnaire équivaut à une marche rétrograde, suivant l'axiôme du système progressif, qui dit positivement, que n'avancer pas c'est reculer; c'est pourquoi j'appelle toute la sévérité du tribunal sur l'auteur des Romans de la Famille; car, entre nous, quel pas a-t-il fait faire au char qui porte le progrès ?

— Il n'a pas la prétention de se croire

assez robuste pour pousser à la roue, répliqua mon défenseur.

— Et c'est justement de ceci que je l'accuse, repartit le soi-disant ministère public, de quel droit se permet-il de faire le modeste? ah! il n'a pas de prétentions, je soutiens qu'il doit en avoir et beaucoup, ainsi que nous en avons tous; ou bien il n'est pas des nôtres.

— Mais encore une fois, c'est tout simplement un bon homme d'écrivain qui ne veut régenter personne, et dont toute l'ambition se borne à aider ses lecteurs à tuer le temps.

— S'il s'agit de tuer, nous ne nous y opposons pas, pourvu qu'il s'en prenne aux victimes que nous avons désignées, sinon, nous lui interdirons l'usage des armes; car quiconque ne se sert pas des siennes pour frapper nos ennemis, nous blesse traîtreusement. Le progrès social comme nous l'entendons, ne souffre ni la tiédeur ni l'indifférence; il faut lui prêter main forte, le servir aveuglément, lui être utile enfin, ou bien ne pas être du tout.

— C'est-à-dire que les trente-deux millions

neuf cent quatre-vingt dix-neuf mille individus qui peuplent les ateliers, les comptoirs du commerce, les fermes des campagnes, les casernes et les forteresses ; ceux qui parcourent les mers, ceux qui se livrent aux expériences du laboratoire, aux recherches scientifiques, à l'étude des arts ; ceux qui vivent de la production et qui font vivre les producteurs, ne forment à votre sens qu'une masse d'inutilités, parce qu'ils ne prennent aucun souci de votre science humanitaire? jolie découverte, ma foi! qui tend à remettre tous les jours en question l'existence du plus grand nombre, et cela au profit de quelques écervelés et de certains utopistes qui heureusement n'ont pas pour la plupart le courage de leur folie.

— Où allons-nous! s'écria le Progrès social tout étourdi de la longue réplique de mon avocat.

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit franchement le public épicier, mais j'ai voulu vous suivre, et, naturellement, je me suis égaré. Au fait, il ne s'agit que d'un livre.

— Et de quel livre? s'empressa de dire le Progrès social, heureux d'avoir été remis sur la voie par l'humble avocat; d'abord c'est moins que rien : un roman.

— Ma femme les aime, reprit l'épicier, et moi je ne les méprise pas, surtout quand ils sont imprimés sur papier fort; cela fait d'excellens cornets, et les cornets sont utiles, quoi que vous en puissiez dire. D'ailleurs, rêveries pour rêveries, je préfère celles qui ne m'occupent que juste le temps que j'emploie à les parcourir, aux magnifiques élucubrations de vos civilisateurs qui me font trembler pour la solidité du trône, partant, pour celle du crédit public. Encore, vos chefs-d'œuvre, suis-je forcé de les lire en cachette de mes enfans et de leur mère, sous peine, autrement, de leur rappeler dix fois par jour qu'une femme doit fidélité à son mari, et au fils, respect à son père.

— Mais à quoi bon le respect et la fidélité? nous ne voulons plus de mariage : c'est une immoralité! je suis garçon, vive le célibat.

— Fort bien, mais que deviendra la famille?

— Il n'y aura plus de famille, ou plutôt il n'y en aura plus qu'une, chacun sera le fils de tout le monde. Je suis un enfant trouvé : vive l'hopital des orphelins !

— A merveille ! mais que ferons-nous de ces bonnes et saintes vertus si fécondes en nobles dévouemens, en sacrifices généreux? L'amour paternel: témoin ce brave homme qui se tue parce qu'il ne peut plus travailler, et qu'il sait que le fils de sa veuve sera de droit exempté du service militaire. La tendresse filiale, cette pieuse Prascovie qui s'expose aux dangers d'un voyage de six cents lieues à travers les neiges, pour arracher à l'empereur Alexandre un acte d'amnistie en faveur de son père exilé ! L'orgueil du nom que l'on porte, qui fait dire à ce courageux enfant : « Fusillez-moi, car j'ai mérité de mourir glorieusement, je me nomme La Roche-Jacquelein ! » et on le fusilla. Que ferons-nous aussi de ces souvenirs du foyer domestique qui réchauffent la vieillesse? enfin pourquoi serons-nous laborieux, sobres, économes, quand nous n'aurons

plus à nous dire : Je me condamne à des fatigues, à des privations, mais j'ai des enfans que j'aime, et leur reconnaissance me tiendra compte de mes sacrifices.

— Nous voulons supprimer tous les devoirs qui sont incompatibles avec le développement de la liberté de l'homme.

— Je ne suis qu'un Public épicier, monsieur le Progrès social, par conséquent peu apte à juger vos sublimes travaux pour le bonheur du genre humain; mais je crois sincèrement qu'avec chaque devoir aboli, vous supprimez un droit sans vous en apercevoir; comme aussi chacun des préjugés que vous avez détruit a entraîné un bonheur dans sa chute. Otez la royauté : adieu Bayard qui lui fut si bravement dévoué, adieu Sully qui lui fut si fidèlement rétif. Supprimez la religion : adieu saint Vincent de Paule, adieu Fénelon, adieu ce saint François-Xavier qui fit connaître à Louis XI les tourmens du remords; adieu cet abbé Edgeworth qui put dire au roi condamné : fils de saint Louis, montez au ciel ! adieu enfin, et

cela n'est point à mépriser sans doute ; adieu l'espérance du prisonnier, adieu la dernière consolation de cette pauvre vieille femme qui cause encore avec Dieu dans ses prières, quand l'ingratitude ou la mort de ses enfans l'a réduite à l'isolement. Vous ne pensez pas assez aux vieilles femmes, messieurs les civilisateurs; il y faudrait songer cependant, au moins jusqu'au jour où vous aurez pu abolir la vieillesse. Mais une simple question : d'où vient donc que vous ne parlez pas aussi de supprimer la patrie? vous le devez, car si le genre humain est un, de quel droit fractionnerait-on cette unité en plusieurs qu'on appelle peuples? D'ailleurs, quoi de plus élastique que cette ceinture imaginaire que vous nommez les limites d'une nationalité, ceinture qui se rétrécit ou s'étend suivant les hasards de la guerre, ou le savoir-faire de nos diplomates. Cependant supprimez la patrie, dis-je, et voyons après cela ce que deviendront tant de héros que le Progrès social compte pour bien

peu sans doute, mais dont le Public épicier a la sottise d'être fier.

— Assez ! assez, s'écria le président du tribunal, la cause est suffisamment entendue. Embrouillée, voulait-il dire. Il résulte de tout ceci que l'auteur des Romans de la Famille n'a voulu toucher à rien de ce que le vulgaire respecte.

— Pardon, reprit l'accusateur, la question ne nous semble pas convenablement posée ; il aurait fallu dire : l'auteur des Romans de la Famille est un citoyen dangereux, il tend à propager les mensonges sociaux qui, depuis tantôt six mille ans, règlent invariablement les rapports des hommes entre eux.

— Mieux que cela, ajouta mon avocat, il voudrait essayer de prouver ce que tout le monde sait aussi bien que lui : c'est qu'il n'y a de bonheur et de vertus, que là où est la foi dans les vieilles croyances et l'obéissance dans les devoirs ; c'est aussi l'opinion de votre serviteur, le Public épicier.

— Pauvre imbécile ! murmura le progrès.

— Malheureux fou! riposta l'autre.

Nous ferons connaître plus tard le prononcé du jugement; tout ce qu'il nous reste à vous dire, c'est que le civilisateur s'en alla fort mécontent de l'arrêt, louer une loge au théâtre Italien pour sa maîtresse, qui le trompait; tandis que son adversaire, au sortir de l'audience, se fit compter par le Lyonnais du coin, un cent de marrons qu'il emporta chez sa mère grand' pour le manger en famille.

Pour finir comme il aurait dû commencer, l'auteur de ce livre déclare ici que ce n'est pas un motif de spéculation qui lui a fait placer sous un titre collectif des ouvrages déjà connus. Séparées, ces nouvelles ne paraissaient avoir d'autre but que celui de satisfaire la vaine curiosité du lecteur; réunies à son nouveau roman d'Albertine, il a cru que leur ensemble complétait une pensée.

LE RENDEZ-VOUS.

I

A l'heure du soir où les mille bruits d'une cité populeuse et commerçante décroissent, s'affaiblissent peu à peu et vont s'éteindre dans le vaste silence de la nuit, par un temps de cette brume épaisse d'octobre qui enveloppe comme d'un voile de sang la lueur des

réverbères, et qui fait trembler dans le vague d'un lointain trompeur le monument où nous allons nous heurter, le corps que nous pourrions toucher de la main, enfin, à une heure et par un temps qui invitent également à rester chez soi, au coin d'un bon feu, dans sa chambre bien clôse, une jeune femme sortit furtivement d'une maison d'assez belle apparence de la place Saint-Nicolas, à Rouen, elle ferma doucement la porte derrière elle, et immobile, s'appuyant contre cette porte, dont elle regrettait déjà d'avoir franchi le seuil, elle regarda avec terreur, elle écouta avec anxiété; puis, rassurée par ce double examen, et se voyant en outre protégée par l'épaisseur du brouillard, cette femme, obéissant à une puissance secrète plus forte que sa volonté, fit quelques pas en avant, non sans avoir, par surcroît de précau-

tion, rabattu sur son visage le capuchon de sa mante de soie, dont les plis mal disposés à dessein, auraient dissimulé sa taille à l'œil le plus exercé.

Mais bientôt le cœur et le courage lui manquèrent, une indécision étrange cloua ses pieds au sol. Alors quelques passans la heurtèrent, et parmi ceux-ci, il y en eut qui lui adressèrent de grossières apostrophes : elle ne sentait rien, n'entendait rien. Cependant, à un dernier choc plus rude, à une dernière parole plus énergique que les autres, elle parut se réveiller, le courage lui revint, et, par un contraste si naturel, qu'il suffit de l'indiquer pour le faire comprendre, une incroyable force de résolution succédant tout à coup à son profond abattement, elle traversa la place Saint-Nicolas, gagna la rue

aux Juifs qu'elle parcourut dans toute sa longueur, et après maints détours dans les ruelles tortueuses qui avoisinent le Marché-Neuf, après être revenue mainte fois sur ses pas avec un soin qu'on aurait pu croire calculé, elle poursuivit sa route vers le vieux marché qu'elle traversa enfin, et bientôt après elle arriva sur le boulevard Cauchoise.

Jusque là, l'espace avait été franchi par cette femme avec une singulière rapidité ; elle s'arrêtait seulement à de rares intervalles, rien qu'un instant, une seconde, le temps de jeter autour d'elle un regard craintif pour se demander si elle n'était pas reconnue ou suivie, puis elle précipitait sa course afin de regagner l'instant perdu.

A la voir ainsi, tantôt courant, tantôt ralentissant le pas, on eût deviné qu'elle tremblait ;

à ces temps d'arrêt, à l'anxiété qui alors se révélait dans tous ses mouvemens, il était naturel de supposer que le but de cette promenade nocturne par un temps si singulièrement choisi, dans un quartier si éloigné de cette maison de la place Saint-Nicolas, sa demeure sans doute, que le but de cette promenade, disons-nous, était un secret, un mystère qu'elle n'eût pas voulu laisser pénétrer même au prix de sa vie.

Oui, elle tremblait fort, la pauvre femme, car sa main, appuyée avec force sur sa poitrine, se soulevait repoussée par les battemens précipités de son cœur, et tout à l'heure, si, dans sa course, quelqu'un sans le vouloir avait frôlé sa mante en passant, il avait semblé à l'inquiète promeneuse qu'une main lui saisissait le bras, et c'est à grand'peine

qu'elle était parvenue à se délivrer de cette étreinte imaginaire. Si du fond d'une boutique, une pâle lumière, perçant les vitres obscurcies par la vapeur du brouillard, avait projeté jusque sur elle ses rayons douteux, elle avait frémi en pensant que cette lumière venait de la trahir. Tout enfin lui était sujet de défiance et d'angoisse, et cependant elle marchait toujours. Mais voilà qu'au moment de traverser le boulevard Cauchoise, elle hésite de nouveau et s'arrête encore. Un sentiment bien puissant, le même peut-être qui lui rendit naguère si difficile ses premiers pas hors de sa demeure, vient de faire rentrer l'irrésolution dans son âme; ce sentiment qui la domine est poignant comme la honte, impérieux comme le remords avant la faute.

A demi-vaincue par le dernier cri de sa

conscience, par cette terreur salutaire qui lui semble un avertissement du ciel, elle s'encourage à rétrograder, elle va fuir le danger qu'elle voit près d'elle sans doute ; pourtant, en plongeant son regard au-delà de cette belle ceinture d'arbres dans laquelle la jeune femme n'a pas osé s'aventurer, elle aperçoit, scintillant comme des étoiles lointaines, la lumière des magasins de la rue de Crosne, et ces étoiles, quoique voilées, sont pour elle un aimant qui l'appelle, qui l'attire. Alors commence pour l'inconnue une de ces luttes intérieures dont Dieu seul connaît la violence, lutte écrasante pour le cœur qui se crispe incessamment sous l'effort de deux pensées contraires, lutte également douloureuse, que ce soit l'une ou l'autre de ses pensées qui triomphe, parce que c'est toujours ce pauvre cœur doublement oppressé, qui paie en souffrance le prix de la victoire.

Néanmoins le combat que soutient depuis si long-temps cette âme en peine, ne paraît pas toucher à sa fin; on dirait qu'il y a pour la jeune femme péril à avancer, péril à reculer; qu'elle se rendra coupable d'une faute si elle va plus loin, et qu'elle est menacée de commettre une faute encore si elle retourne d'où elle est partie. L'inconnue, qui maintenant, n'a plus ni courage, ni volonté, reste épouvantée, en face de cette alternative. Quelques minutes se passent ainsi. C'est tout un siècle de tortures!

Mais voilà qu'à travers cette irrésolution, et du plus profond de son âme désolée, s'élance tout à coup une fervente prière; elle demande à Dieu une force quelconque, ou pour vouloir ou pour refuser; Dieu l'a-t-il entendue? Qui le sait? Personne! mais elle croit fer-

mement qu'un bon ange l'a soutenue dans son élan vers le ciel, car son agitation fiévreuse vient de cesser comme par enchantement, son sang se rafraîchit, ses idées se succèdent plus nettes, plus lucides ; elle ne réfléchit plus, et, soit inspiration divine, soit besoin d'en finir avec l'incertitude, laissant à l'avenir le soin de décider si elle fait bien ou mal, la jeune femme s'écrie :

« Non ! non ! je n'irai pas. »

Comme en se parlant ainsi elle se disposait à rentrer dans la ville, un homme enveloppé d'un manteau, et qui traversait la place dans un sens opposé à la route de l'inconnue, se trouva à côté d'elle avant qu'elle eût eu le temps de l'apercevoir et de l'éviter. Profitant de la lumière d'un réverbère, il essaya de dis-

tinguer ses traits, enfouis sous le capuchon de la mante de soie. Effrayée de cette curiosité dans laquelle elle voit une intention impertinente, car cet homme, elle le reconnaît et elle s'imagine que lui aussi il l'a reconnue, la tremblante femme ne songeant qu'à se soustraire aux suites de cette funeste rencontre, prend la fuite au hasard, et puis elle va tout droit devant elle; l'audacieux est déjà loin, que se croyant toujours poursuivie, elle ne songe à reprendre ses sens, que lorsqu'elle se trouve bien au-delà de ce même boulevard Cauchoise qui, quelques instans auparavant, lui avait paru une barrière infranchissable.

Cédant, moitié à ce pouvoir étrange qui la conduit vers le but qu'elle a eu tant de peine à éviter, moitié à l'influence de cette rencontre

inattendue qui a mis obstacle à son retour, elle murmure ces mots :

« Allons, si je suis perdue, que ma perte, du moins, ne soit pas inutile !.. »

Et machinalement, victime résignée, elle s'abandonne à la puissance qui la maîtrise.

L'horloge de la paroisse de la Madeleine vient à sonner ; c'est avec un tressaillement convulsif qu'elle a compté neuf heures. Elle se hâte alors ; on dirait, à la voir marcher si vite, qu'elle craint maintenant d'arriver trop tard. Sans doute, car si le but est prochain, l'heure du rendez-vous est déjà passée. Reprenant sa course avec rapidité, elle s'est élancée dans la rue montueuse ouverte devant elle ; elle en gagne rapidement l'extrémité oppo-

sée, et ne s'arrête que devant une maison à porte basse, et dont tous les volets sont exactement fermés. Arrivée là, et comme si elle craignait de retomber dans ces irrésolutions qui l'ont fait si cruellement souffrir, elle frappe brusquement à la porte qui s'ouvre à l'instant même.

Il était temps ! La fatigue, l'anxiété, tant d'émotions diverses avaient été pour la pauvre femme un supplice au-dessus de ses forces ; une minute de plus, et elle serait tombée morte d'épuisement.

La personne qui ouvrit la porte, soit négligence, soit précaution peut-être, n'apporta pas de lumière.

— Je vous attendais, madame ! lui fut-il

dit simplement et d'un ton de reproche.

La visiteuse en retard, reconnut aisément une voix d'homme, et s'arrêta ; mais comme elle hésitait à pénétrer dans l'obscurité en compagnie de cet homme, la même voix ajouta avec un accent plus doux :

— Ne craignez rien, madame, prenez mon bras, et appuyez-vous sur moi.

Cela dit, il l'attira à lui sans qu'elle pût opposer la moindre résistance, et la porte se referma sur eux. S'abandonnant à son guide, la jeune femme, sans confiance et sans volonté, suivit un étroit et long corridor qui menait de l'entrée au fond de la maison ; au bout de ce corridor, elle traversa une vaste chambre également sans lumière, et qui communiquait

avec la pièce la plus reculée de l'appartement; c'est là seulement que son guide s'arrêta.

Rien qu'à la vue des quatre ou cinq gravures, représentant toutes des sujets militaires du temps de l'empire, et de l'image de Napoléon répétée partout, car le général, le consul, l'empereur était figuré en statuette de bronze au-dessus de la pendule qui ornait la cheminée, en buste de plâtre sur le secrétaire, en miniature sur la blanche pipe d'écume attachée à portée de la main, et tout près d'une causeuse, enfin, c'était aussi un magnifique portrait du prisonnier de Sainte-Hélène placé dans un cadre d'ébène, qui formait le principal ornement de cette pièce; à l'aspect de ces emblêmes divers, mais qui révélaient une pensée, un culte unique, on devinait que l'habitant de cette maison avait été soldat; et,

pour dernier témoignage de ce fait, on voyait, dans une encoignure de la chambre, un uniforme de la jeune garde impériale surmonté d'un trophée d'armes.

C'était bien une chambre de garçon, en tant seulement que ces mots : chambre de garçon, ne sont pas synonymes de désordre et de pêle-mêle ; au contraire, il régnait là une propreté méticuleuse, un goût parfait, mais de ce bon goût qui se sent et ne s'exprime pas. Une sorte de coquetterie et même de recherche, coquetterie accidentelle peut-être et due seulement à l'espérance d'une visite inaccoutumée, semblait avoir préoccupé le maître du logis.

Ce fut dans ce réduit retiré, loin du bruit du dehors et à l'abri de toute indiscrétion,

que le soldat conduisit la fugitive de la place Saint-Nicolas. Celle-ci était tremblante et dans un tel état de faiblesse, que son compagnon la déposa plutôt qu'il ne la fit asseoir sur la causeuse placée d'avance au meilleur coin de la cheminée, où brillait un bon feu qui ne devait pas tarder à la pénétrer d'une douce chaleur.

Après avoir empilé les coussins sous les pieds et sous la tête de sa visiteuse, pour lui faire un siége plus commode, après avoir essayé de réchauffer une main qu'il sentait glacée sous le gant qui la couvrait, mais tout cela sans sortir des bornes du respect le plus profond, le plus vrai, tout cela sans chercher à voir ce visage toujours caché sous le capuchon, il s'éloigna de la causeuse et se tint debout à quelque distance, silencieux, im-

mobile, afin, sans doute, de se remettre lui-même d'une trop vive émotion, et pour ne pas rappeler trop tôt sa présence à cette femme qui était là, devant lui, et qu'il couvait d'un œil inquiet, comme ferait une mère au chevet de son enfant malade.

L'inconnue, qui depuis son arrivée n'avait signalé sa présence que par le bruit irrégulier de sa respiration, revint à elle, et, recouvrant par instinct plutôt que par souvenir le sentiment de sa position, elle se dressa tout à coup sur son séant, posa vivement ses pieds sur le parquet, promena autour d'elle un regard effaré; puis ce regard ayant rencontré celui d'un homme qui la contemplait avec une indicible expression de tendresse où se mêlait l'orgueil d'une victoire chèrement achetée, elle rougit et pâlit tour à tour; enfin,

d'une voix que toute sa puissance de volonté ne réussit pas à rendre bien assurée :

— Que voulez-vous de moi, monsieur ? dit-elle en se couvrant la figure de ses mains, mais pas assez vite pour éviter d'exposer aux yeux de celui qu'elle interrogeait une tête jeune et belle quoique convulsée par deux heures d'angoisse.

Quant à lui, il resta muet, plongé dans une délicieuse extase de bonheur et d'adoration.

Le capuchon était retombé en arrière dans le mouvement brusque de la jeune femme ; il l'avait vue enfin !

— Qu'ai-je donc à craindre de vous ? demanda-t-elle encore, et cette fois avec l'accent de la prière et de la terreur.

Ces dernières paroles furent, pour le contemplateur, comme une foudroyante secousse galvanique; il tressaillit, secoua la tête, ferma les yeux afin sans doute de ressaisir, dans son vol, un rève qui venait de lui échapper; mais la réalité fut la plus forte, et par une transformation aussi soudaine que la pensée, cet homme redevint ce qu'il était d'ordinaire.

A coup sûr, ce n'étaient ni les travaux de la guerre ni ses quarante années qui avaient semé sur sa tête de rares cheveux blancs, pâli et creusé ses joues, animé ses yeux d'une flamme sombre, sillonné son front large et osseux des rides de la vieillesse, plissé ses lèvres sous l'effort incessant d'une ironie amère, empreint en un mot tout son visage d'une expression de mélancolie poignante, œuvre de la

douleur, des déceptions subies et d'une haine vivace.

A la voix de la jeune femme, la grande et noble stature de cet homme s'inclina; il gémit profondément sur lui-même, mais il crut comprendre que c'en était fait à tout jamais pour lui de l'apparition fugitive de sa félicité, et il se résigna. Alors, ayant relevé la tête avec un air d'inébranlable fermeté, et se décidant à marcher droit à son but, sans que ce nouvel assaut de la destinée pût ajouter ou à la haine qui toujours débordait de son cœur, ou à la générosité naturelle qui parfois lui livrait de rudes combats, l'homme faible disparut, il ne resta plus que l'homme fort, l'homme qui veut, et pour qui toutes les armes, tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils assurent le triomphe de sa volonté. Il

vint s'asseoir à deux pas de la jeune femme et répondit :

— Vous me demandez ce que vous avez à craindre de moi? oubliez-vous donc, madame, qu'il ne s'agit point de vous, que ce n'est pas votre repos, votre honneur qui sont menacés; ainsi, quittez, de grace, cette posture humiliée et craintive, cessez de tenir la tête courbée devant moi : je ne vous ai pas appelée ici, croyez-le bien, pour vous voir suppliante et victime; et s'il vous faut un gage sacré de mon respect, je vous donne ma parole d'homme d'honneur, ma parole de soldat, que vous n'avez rien à redouter de ma part qui puisse être pour vous une offense ou vous causer le plus léger effroi. Expliquons-nous donc à visage découvert, franchement et loyalement.

Elle obéit et se redressa lentement ; toute sa physionomie exprimait une surprise que, du reste, elle ne cherchait pas à dissimuler ; mais son étonnement dura peu, soit qu'elle soupçonnât un piége sous ces promesses de respect, soit qu'un sentiment plus violent étouffât et dominât en elle tous les autres ; elle regarda bien en face son interlocuteur, épiant, dans les yeux de cet homme, le secret de sa pensée ; il y eut encore un moment de silence entre les deux personnages de cet étrange rendez-vous. Durant ce muet examen il demeura, lui, impassible, impénétrable.

— Eh bien ! dit la jeune femme avec une sorte d'emportement, parlez donc, monsieur, car c'est à vous d'expliquer maintenant ce que signifie cette lettre.

En même temps, et sans cesser de le considérer attentivement, elle tira de dessous l'un de ses gants un papier qu'elle y tenait caché.

— Oui, cette lettre, reprit-elle, qui me rend si malheureuse depuis que je l'ai reçue.

Comme la réponse à sa question tardait trop à son gré, elle déplia la lettre et lut :

« Je tiens entre mes mains l'honneur de « votre famille !

— Cela est vrai, madame.

« Une preuve écrite, continua la jeune « femme, en parcourant des yeux cette

« lettre qu'elle savait par cœur; la preuve
« matérielle d'un crime, d'une bassesse qui,
« si elle échappe maintenant à la loi, n'en
« attirera pas moins sur son auteur la flétris-
« sure du mépris public. Cette preuve est
« en mon pouvoir!

— Cela est encore vrai, madame. Poursuivez, je vous pris...

« Je vous laisse le soin de décider vous-
« même quel est l'usage que j'en dois faire.
« Songez que si vous ne venez pas chez moi,
« ce soir même, à neuf heures, je n'écouterai
« que le conseil du désespoir, et que celui
« qu'il me donnera sera funeste à votre
« époux. D'un mot je puis le perdre ! Eh
« bien ! madame, si vous méprisez le conseil
« que je vous donne, si vous manquez au

« rendez-vous que je vous demande, ce mot
« fatal, je le prononcerai ; croyez-le bien ! »

— Oh ! cela est bien vrai aussi, répéta-t-il froidement, je le jure, si je ne vous avais pas vue ce soir, dès demain...

— Mais me voici, interrompit-elle avec anxiété, vous voyez bien que j'ai eu peur, et je suis venue. Cependant, s'il ne se fût agi que de moi, j'aurais bravé la menace que votre lettre renferme, et vous m'auriez attendue vainement. Il n'a fallu rien moins que l'espoir d'arracher mon mari à un danger imminent, quoique je ne connusse ni la cause ni la nature de ce danger, il a fallu aussi que mon mari fût absent, pour que je me hasardasse à cette démarche si extraordinaire, qu'il me semble que je me suis rendue coupable rien que pour

l'avoir tentée. Mais je suis devenue folle, monsieur, oui, folle d'épouvante en recevant votre message; toute la journée, des images sinistres ont passé devant mes yeux, des pensées lugubres ont assailli mon esprit; et durant la route, en venant ici, oh! vous ne pouvez pas savoir tout ce que j'ai souffert!

— Pauvre Albertine! dit le mystérieux donneur de rendez-vous en la regardant avec tendresse et compassion.

Surprise de s'entendre appeler d'un nom qui était bien le sien, mais que l'intimité la plus familière pouvait seule se permettre avec elle, la jeune femme leva un moment les yeux sur son interlocuteur, comme si elle eût voulu lui demander compte de cette har-

diesse, qui touchait de si près à l'impertinence; mais, ramenée par sa première inquiétude, au véritable motif de sa visite, elle reprit :

— Oui, j'ai souffert; mais qu'importe, me voici, vous demandant, ce qui est déjà une faute envers lui, quel crime a pu commettre l'homme estimable, l'homme justement honoré dont je porte le nom. Au surplus, ce crime, je fais mieux que de n'en pas douter, je le nie! oui, monsieur, je le nie en dépit de votre lettre, et de vos assertions réitérées de tout à l'heure.

— Ah! certainement j'ai été folle, mais ce fut de croire à une telle fable, continua-t-elle s'enhardissant dans cette pensée consolante, et je jurerais à présent...

— Ne jurez pas, madame ; c'est être insensé que de nier ce qu'on ignore.

— Et comment pouvez-vous savoir ce que je ne sais pas, moi? comment, à quel titre, par quel hasard connaîtriez-vous la conduite de mon mari, mieux que je ne la connais moi sa femme ; vous, un étranger ?

— Un étranger ! répéta-t-il ; et il sourit avec amertume.

Ce sourire sembla frapper la jeune femme comme une de ces vagues perceptions du passé, qui ne sont pas encore le souvenir, mais qui l'éveillent; et elle continua de scruter la physionomie de l'ancien soldat avec un redoublement de tenacité.

— Un étranger ! dit-il encore ; je ne l'étais autrefois ni pour vous, ni pour lui, madame ; mais le temps est un grand maître en fait d'ingratitude et d'oubli ! Vous avez tous deux subi la loi commune, m'en plaindre serait aussi ridicule qu'inutile, je le sais, et d'ailleurs mieux vaut peut-être que votre mari soit parvenu à effacer de sa mémoire mon nom et mon souvenir : c'est un remords, du moins, qu'il s'est épargné.

— Un remords ! répliqua-t-elle d'un ton profondément blessé, un remords ! vous êtes cruel, monsieur ; en admettant, ce que je ne crois pas, que le mot soit juste et vrai, est-ce donc à moi que vous devriez le faire entendre ? Il faut, ou que vous me connaissiez bien peu si vous espérez que vos paroles pourront porter atteinte à l'estime, à la tendresse

que j'ai vouées à mon mari, ou que vous ayez dans le cœur une haine étrange dont je ne comprends ni le motif ni le but.

— Vous ne croyez pas, madame : vous allez croire. Vous ne comprenez pas : vous allez comprendre. Veuillez m'écouter.

Il rapprocha son siége de la causeuse, et reprit :

L'HONNEUR DU MARI.

« Il y a onze ans, madame, j'en avais trente alors, je vivais ici, à Rouen. Enfant de la ville, appartenant à une famille riche et considérée, ce n'étaient pas les plaisirs qui me faisaient faute, c'est moi qui manquais aux plaisirs ; car j'étais triste, car une mélancolie

profonde, dont seul j'avais le secret, s'était depuis long-temps emparée de mon âme, et en dépit de mes efforts pour y échapper, elle me suivait partout.

« Cependant, je ne fuyais pas le monde : d'abord, parce que je ne voulais pas m'exposer à des moqueries; ensuite, parce que, au besoin de m'étourdir que je ressentais impérieux et nécessaire, se joignait je ne sais quelle espérance de trouver dans le monde un baume pour mes blessures, une consolation pour ma douleur. Cette espérance ne fut pas déçue, le ciel me prit en pitié. Dans une des maisons que je fréquentais le plus assidûment; un soir, il me semble que j'y suis encore, une jeune fille parut, et un murmure flatteur l'accueillit; je la vis, elle était belle. »

Ici la voix du soldat devint plus douce, son regard qu'il attachait toujours sur la femme qui l'écoutait avec curiosité et surprise, son regard, disons-nous, s'abaissa timidement et prit une expression si caressante et si réservée, qu'on eût dit le regard d'une orpheline en prière, devant une sainte image qui ressemble à la mère qu'elle a perdue.

« Oui, elle était belle! continua-t-il, mais ce qui m'enhardit à la regarder surtout, ce fut la candeur ingénue de ses traits, la pureté écrite sur son front, et dans toute sa personne une grâce si naïve, si touchante, quelque chose de doux et de bon, enfin, qui fait du bien à regarder; ce quelque chose que l'on cherche dans les traits d'une sœur, et dont on se plaît à embellir par avance l'enfant que l'on espère.

« C'était sa première entrée dans le monde, et elle y apportait, avec une rare distinction de manières et de langage, toute la franchise de ses dix-sept ans. J'appris qu'elle sortait d'un pensionnat célèbre de Paris, où elle avait reçu la plus brillante éducation.

« Défiant comme le sont les malheureux dont les croyances ont été brisées une à une, je ne m'en tins pas à la première impression produite sur moi par la vue de cette jeune fille, je l'étudiai, je voulus m'assurer que son âme répondait aux promesses de son visage, car je me sentais attiré vers elle par un charme invincible. Jamais plus douce étude ne fut payée d'une plus délicieuse récompense : la jeune fille dont je vous parle était bien réellement telle que je l'avais devinée au premier coup-d'œil.

« Je l'aimai !

« Néanmoins je combattis cet amour, car une fatale expérience m'avait appris que chacune de mes affections éprouvées, devait se tourner pour moi en une amère déception ; je luttai vainement ; car je l'aimais ! je l'aimais ! et cette passion me faisait renaître à une vie nouvelle. Oui, moi qui me croyais mort pour toutes les joies, j'oubliai si bien mon triste passé, que l'expérience me fit défaut, et j'osai espérer en celle qui m'était promise, ou plutôt que je me promettais à moi-même. Mais, cela, je pouvais le faire sans trop d'orgueil : nos deux familles se connaissaient, ma fortune était de beaucoup supérieure à la sienne. Ainsi donc, un mariage entre nous ne devait rencontrer aucun obstacle.

« Mais pardon, madame, ces détails vous fatiguent, ils vous paraissent fastidieux, je le conçois, et je n'ai pas le droit de m'en plaindre. Ce que je vous raconte n'a pas le bonheur de captiver assez votre attention pour que vous me prêtiez une oreille plus attentive. »

En effet, l'esprit de la jeune femme cherchait à suivre autre chose que le fil du récit; tantôt fixant sur le narrateur un regard timide, tantôt s'interrogeant elle-même, elle était en proie à cette sorte de mécontentement inquiet que nous éprouvons alors, qu'au moment de saisir le mot d'une énigme long-temps demandé à notre pénétration, ce mot vient encore à nous échapper. Rappelée à elle-même par les dernières paroles de celui qu'elle était bien sûre maintenant de ne pas voir pour la première fois, elle lui demanda, d'un geste,

grâce pour sa préoccupation involontaire, et le pria de continuer.

« Pour arriver à ce mariage, objet de tous mes vœux, poursuivit-il, je n'avais réellement qu'à me faire aimer de la jeune fille : le consentement de ses parens et des miens aurait suivi de près la première parole d'encouragement qu'elle m'eût adressée. Sans me prononcer d'une manière positive, je mis dans les soins que je lui rendais, un empressement plus marqué, une délicatesse plus attentive : si elle daigna s'en apercevoir, si elle fut touchée des hommages d'un amour respectueux, l'avenir m'a appris que je pouvais en douter peut-être ? mais je croyais alors qu'elle avait su me comprendre ; il me semblait qu'elle n'était point insensible à ces preuves discrètes de la passion véritable qu'elle

m'avait inspirée, et j'étais heureux, bien heureux!

« Cependant la fortune me gardait un de ses coups les plus rudes : échappé, quelques années auparavant, à force d'or et de protections puissantes, au service militaire, qui à cette époque n'épargnait personne, je me trouvai plus tard si ennuyé, si fatigué de la vie, que je sollicitai, au commencement de l'année 1811, l'honneur de mourir soldat. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma demande avait précédé mon amour. Cette demande resta plusieurs mois sans réponse : elle avait été égarée sans doute, ou plutôt retirée à mon insu par mon père, dont j'étais demeuré l'unique enfant; je le pensais, ou, pour être plus vrai, je n'y pensais plus, lorsqu'un jour je reçus l'ordre de me rendre à mon régiment,

en garnison dans une des places fortes de la frontière de la Hollande. Que faire? il était impossible de ne pas obéir: reculer devant ce que j'avais sollicité moi-même, c'eût été me couvrir de honte, m'exposer à des doutes injurieux pour mon courage. J'obtins seulement, et à grand'peine, une ou deux semaines de délai. Mais pouvais-je choisir ce moment pour avouer mon amour? n'était-ce pas laisser une douleur pour adieu à celle qui en était l'objet, et à qui, j'osai le croire, je n'étais pas indifférent? La guerre venait d'éclater de nouveau; je me serais reproché comme un crime d'associer, même par la pensée, celle que j'aimais aux dangers que j'allais courir; aussi, je gardai le silence. Mon cœur fut le confident auquel je remis en dépôt mon secret, mon trésor. Pourquoi n'a-t-il pas été le seul, pourquoi un autre, et celui-là... »

Il s'arrêta, dominé par une vive émotion; mais bientôt il réussit à la dompter et poursuivit :

« Celui-là, qui devait si lâchement abuser de ma confidence, c'était un ami d'enfance, un compagnon de jeunesse, d'études et de plaisirs, c'était pour moi mieux qu'un frère. Je l'avais appelé à Rouen; il était venu, et je mettais tous mes soins à lui rendre agréable son séjour dans notre ville. Toutes les portes m'étaient ouvertes, elles s'ouvrirent toutes pour lui; je lui fis partager mes relations, mes amitiés, tout enfin! Présenté par moi, il fut reçu partout comme je l'étais moi-même; et je jouissais plus que lui, peut-être, du bon accueil que chacun lui faisait.

« La veille de mon départ, le 18 mars,

cette date est écrite dans mon cœur en caractères ineffaçables, le 18 mars, au milieu d'une réunion brillante dont mon départ était le motif, ou du moins le prétexte, ne pouvant plus contenir cet amour qui débordait de mon âme, j'attirai mon ami dans l'embrasure d'une fenêtre, et de là, par un geste dont je ne fus pas le maître, lui désignant celle dont le nom venait incessamment à mes lèvres : « Tu vois bien cette jeune fille, lui dis-je, eh bien, si le ciel veut que je revienne ici, c'est elle, elle seule qui sera ma femme, car je n'aimerai jamais qu'elle ! »

« La jeune fille dont je parlais avec passion, mais avec discrétion à mon ami, on l'appelait alors mademoiselle Albertine de Gerlis, c'était vous! l'homme à qui je confiais mon secret, cet ami sincère et dévoué, se nom-

mait Charles Dubreuil; et quelques mois seulement après mon départ, il était votre époux, madame!

— Attendez! s'écria-t-elle, attendez!.. oui, ce que vous venez de me dire, je me le rappelle maintenant. C'est vous, Edouard Monville; est-il bien possible, mon Dieu! et je ne vous avais pas reconnu!

— La faute n'en est pas à vous, madame, je ne dois en accuser que les années; car je suis bien changé, j'en conviens!...

— Tout le monde ici vous a cru mort ou prisonnier, dit-elle, avec plus d'émotion qu'elle n'eût voulu en laisser paraître.

— Il est fâcheux, sans doute, pour certaine

personne que tout le monde se soit trompé, répliqua-t-il d'un ton ironique. La mort! je n'ai demandé, je n'ai cherché qu'elle après la désolante nouvelle de votre mariage; mais la mort n'a pas voulu de moi. La prison! on y devient fou quelquefois, m'a-t-on dit; c'eût été un bienfait pour moi que de ne plus penser à vous, que de ne plus me souvenir du passé; mais la prison n'a pas voulu de moi non plus. Enfin la paix générale fut signée; on nous fit accepter un roi en échange de tant et tant de belles conquêtes, qu'on reprenait sur nous, et comme rien ne m'attirait ici, car mon père était mort, sans doute du chagrin de mon absence, je me fixai au fond de l'Allemagne, dans un village où j'étais resté longtemps malade d'une blessure, lors de la grande retraite. Là, je vécus en travaillant, j'espérais tuer le souvenir à force de fatigues;

peines inutiles, le souvenir me torturait toujours! Enfin après une lutte de plusieurs années, je fus pris, il y a quelques mois, d'un désir tellement invincible de revoir mon pays, de vous revoir, madame, mais de vous revoir ainsi que je vous vois là seule avec moi, que je dus y céder, et je suis revenu. »

Madame Dubreuil, après avoir écouté l'étrange confidence d'Edouard Monville, s'était laissé emporter, nous l'avons vu plus haut, à un sentiment voisin de la sympathie, premier mouvement dû à ce qu'avait d'imprévu une telle reconnaissance; mais pendant la dernière partie de ce récit qu'elle entendit à peine, elle réfléchit, puis se levant, elle dit d'une voix calme :

— Monsieur, quand je suis sortie de chez

moi il y a une heure, je tremblais, car je me croyais déjà coupable, je vous l'ai dit; et pourtant, dans ma pensée, c'était vers un étranger, vers un inconnu que je venais. La menace faite à mon mari, à l'honneur de ma famille, excusait, si elle ne la justifiait pas complètement à mes yeux, la hardiesse de ma démarche; mais vous êtes cet étranger, vous, monsieur, mais vous m'avez révélé un secret que le trouble seul où j'étais m'empêcha d'arrêter au premier mot; vous devez comprendre que rester ici plus long-temps, serait pour moi-même une grave imprudence, et pour le père de mon enfant, pour l'homme que j'aime et qui m'a donné son honneur à garder, une tache, qui, bien qu'ignorée, me ferait baisser les yeux et rougir devant lui : veuillez donc oublier que je suis venue, comme je m'efforcerai de l'oublier moi-même. Adieu, monsieur.

En même temps, elle fit un pas vers la porte du cabinet; Edouard la regardait avec un singulier sang-froid ; il resta les bras croisés sur la poitrine; puis, sans faire un geste qui témoignât ou la surprise ou l'intention de la retenir, sans sortir de cette immobilité qui lui donnait l'apparence d'une statue, il lui dit seument :

— Vous ne sortirez pas, madame !

— Il faudrait employer la violence pour me retenir, répliqua-t-elle en redressant la tête avec une noble fierté, et en appuyant sur lui un regard de défi; sera-ce vous, monsieur, qui aurez recours à un tel moyen contre une femme?

— Non pas, madame, c'est de votre propre et libre volonté que vous resterez. Oubliez-

vous donc que je suis maître de la réputation, de l'honneur de votre époux? oubliez-vous que dès demain, si je dis un mot, Charles Dubreuil, l'homme estimé, le négociant honoré de tous, sera, aux yeux de tous, un misérable, un infâme? Vous resterez, vous dis-je !

La jeune femme retomba sans force sur la causeuse.

— Mais, reprit-elle avec désespoir et cherchant à lutter encore contre cette épouvantable menace, mais c'est un piége horrible que vous m'avez tendu là, monsieur; vous m'avez forcée de venir chez vous pour vous entendre me parler librement d'un amour que partout ailleurs j'eusse contraint au silence; et maintenant que j'ai tout entendu, maintenant que je veux partir, vous abusez de la crainte qu'ont

pu m'inspirer les termes de votre lettre ; vous me voyez faible, effrayée, et vous répétez les mêmes paroles pour que je reste, pour que je vous écoute encore ; ainsi, pour m'attirer en ces lieux, pour satisfaire la haine certainement injuste dont mon mari est l'objet, vous n'avez pas reculé devant le mensonge : l'exagération de ces mots : crime et infamie, que je lis dans votre lettre, suffit pour me prouver la fausseté de votre accusation. Descendre à la calomnie, m'imposer une torture morale pour enchaîner ma volonté, savez-vous, monsieur, que c'est une action bien lâche ?

— Tout à l'heure, vous me jugerez mieux, répondit Edouard Monville.

— Vous mentez, oui, vous mentez ! répliqua vivement madame Dubreuil, s'attachant

à sa dernière espérance comme un naufragé à la planche de salut ; osez soutenir ce que vous avancez, ce que vous avez écrit !

— Je le soutiens, dit-il d'une voix affaiblie.

— Mais la preuve ! une seule preuve, celle que vous prétendiez avoir entre les mains, où est-elle ? je la veux, je l'exige ; c'est mon droit !

— Pardon, mais dans l'état où vous êtes... Edouard ne bougea pas ; car, véritablement touché du désespoir de celle qu'il avait tant aimée, il semblait craindre d'aller plus loin.

— Ah ! vous avouez donc que vous mentiez ! s'écria-t-elle avec la joie du triomphe. Tenez, monsieur, poursuivit madame Dubreuil, je ne risque rien de le dire ici, autrefois, et

certes, sans connaître les sentimens que vous prétendez avoir eus pour moi, autrefois je vous croyais le cœur noble et bon, vous m'inspiriez de l'estime, mais aujourd'hui...

Un sourire amer, un geste écrasant de mépris complétèrent sa pensée.

Le courage de l'accusateur ne tint pas contre cette dernière épreuve; il se leva impétueusement, et d'une voix que la colère rendait sourde et tremblante, il répliqua :

— C'est vous qui le voulez, madame! En vous appelant près de moi, je comptais sur une force que l'aspect de votre douleur m'a enlevée un instant, mais en cherchant à me rabaisser, vous venez de me rendre toute mon énergie. Une preuve, avez-vous dit? Eh

bien ! je vous la donnerai ; mais vous vous souviendrez que c'est vous qui l'avez voulu.

Il dit, courut au secrétaire, en tira un coffret qu'il revint poser sur la cheminée ; il ouvrit ce petit meuble, y plongea une main convulsive ; mais, comme il ne trouvait pas assez vite ce qu'il y cherchait, il roula une table devant madame Dubreuil, et, sur cette table, il renversa le coffret, d'où s'échappèrent une foule de lettres et de papiers de toutes formes, de toute dimension, pliés et roulés avec un soin minutieux. Il se mit à les parcourir rapidement.

Quant à la jeune femme, pâle et tremblante déjà ; elle avait frémi de nouveau, et pâli plus encore en écoutant les dernières paroles d'Edouard : celui-ci continuait ses in-

vestigations avec une impatience croissante ; il bouleversait, éparpillait cet amas de papiers et de lettres, courant de l'un à l'autre, interrogeant les moindres apparences, et éloignant, par excès de précipitation, l'objet dont la découverte importait maintenant à son honneur.

— Ce papier est là, pourtant! il est là, j'en suis certain! répétait-il à chaque déconvenue; un peu de patience, madame, s'il vous plaît; il ne peut long-temps se soustraire à ma perquisition; mais il est si petit, que sans doute il se sera glissé dans un autre. Allons, reprit-il, j'aurai plus tôt fait ainsi.

Et il procéda avec ordre et méthode, cette fois, à un nouvel examen. Madame Dubreuil suivait tous ses mouvemens d'un œil inquiet

et effrayé ; l'impatience d'Edouard redoublait ; mais bientôt elle fit place à l'indignation, à la colère : les muscles de son visage se contractèrent violemment, tout son corps trembla, et, froissant une lettre dont il venait de parcourir quelques lignes, il ne put étouffer une exclamation, ou, pour mieux dire, un gémissement plaintif.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle avec une sorte d'intérêt.

— Pardon, répondit-il se remettant tout à coup ; mais cette lettre est de mon frère, d'un frère aîné qui n'est plus.

— Oh ! je conçois : la douleur de sa perte...

— Oui, madame, oui, la douleur! une douleur poignante qui se réveille aussitôt que le souvenir de mon frère revient à ma pensée; car, ce frère que j'aimais, c'est lui qui m'a enlevé l'amour de ma mère à force d'hypocrisie et de mensonges! C'était un digne frère, n'est-ce pas? mais ce n'est là que ma première affection trahie. Attendez.

Et, comme emporté malgré lui par la volupté cruelle de raviver les blessures de son cœur, il poursuivit :

— Oui, attendez; cette autre lettre que vous voyez, elle est de la première femme que j'ai aimée : oh! celle-là était belle aussi! je la croyais pure... Une tête de vierge, une âme de courtisane... des fleurs sur de la boue!... Quant à ce papier, continua-t-il,

ce n'est rien ; rien que la récompense seulement de mon premier service rendu : une dénonciation qui pouvait faire tomber ma tête !... Il y a long-temps de tout cela ; j'étais bien jeune, et, cependant, chacune de ces plaies saigne encore ; regardez, madame, tous les papiers, toutes les lettres qui couvrent cette table : autant de preuves d'ingratitude, de perfidie, de fausseté, de lâche égoïsme, qui ont payé ma confiance, ma tendresse, ma bonne foi, mon dévoûment. Ah ! vous l'avouerez, j'ai fait un triste apprentissage de la vie.

— Comme il a dû souffrir ! pensa madame Dubreuil, ne pouvant se défendre d'une vive compassion pour cette âme en peine qui étalait ainsi toutes ses douleurs devant elle.

— C'est un singulier et précieux reliquaire que le mien ! continua Edouard Monville ; il est des gens qui entassent des souvenirs doux et touchans pour garder à leur vieillesse quelques rayons du joyeux soleil de leurs jeunes années ; j'aurais voulu faire comme eux, mais je ne l'ai pas pu, moi ! alors, je me suis jeté d'un autre côté : j'ai conservé avec un soin religieux tous les témoignages des trahisons dont je fus la victime ; certes, mes archives sont nombreuses, car chacun a pris soin de fournir sa part du trésor. Eh bien ! le croiriez-vous ? pas une seule des leçons de l'expérience ne me fut une sauve-garde pour l'avenir. Toujours confiant, trompé toujours, voilà ma vie. Ah ! si je voulais raconter les faits qui se rattachent à chacune de ces lettres, à chacune de ces notes léguées à ma mémoire par la lâcheté et la bassesse, je déroule-

rais une bien triste page de l'histoire de l'humanité ; on dirait, j'en ai la conviction, que mon récit n'est que le rêve d'une imagination malade ; on crierait au délire, à la misanthropie, à l'exagération ; on m'accuserait de mensonge ; et pourquoi les autres ne me diraient-ils pas : vous mentez?.. vous me l'avez bien dit, vous, madame !

— Monsieur, de grâce !... interrompit-elle, et pour mettre un terme à ce débordement de colère qu'elle ne comprenait pas, et pour rappeler Monville à l'objet de ses recherches.

— A défaut du bonheur et de l'espérance qui semblaient se fermer devant moi, reprit-il sans tenir compte de l'angoisseuse impatience de madame Dubreuil, force m'était

bien de me réfugier ailleurs. J'ai donc ramassé ce trésor de haine et de mépris qui me fait vivre, et quand il m'arrive de faiblir, quand je me sens pris d'un besoin presqu'invincible de pardonner à ceux qui ont semé ma route de déceptions et d'impostures, je consulte mon trésor, et le mépris et la haine se réveillent dans mon cœur.

— Par pitié, monsieur, s'écria la jeune femme, laissez-là tous les autres, et finissez-en avec moi !

Il courba la tête, étouffa un soupir, et garda un instant le silence. Puis, comme saisi d'un transport frénétique, il continua cette recherche si long-temps interrompue. Tout à coup, il dit :

— Je le tiens, enfin !.

Madame Dubreuil tressaillit ; ce fut un moment solennel.

Alors, Édouard se pencha vers la jeune femme, tenant à la main une bande de papier longue et étroite qu'il déroula avec soin ; il dit en lui montrant deux ou trois lignes tracées dans le sens de la largeur, avec une signature au bas :

— Quel nom voyez-vous là, madame?

— Le votre, répondit-elle, plus morte que vive ; le votre : Edouard Monville.

— Et ici, madame? Il lui présenta la bande de papier dans un sens différent.

Là aussi se trouvaient quelques lignes, mais horizontales, et suivies, comme les premières, d'une signature.

— Charles Dubreuil ; le nom de mon mari.

— Au premier coup d'œil, on ne douterait certainement pas que tous ces caractères n'aient été tracés par deux mains différentes ; que vous en semble ?

— Mais oui, dit-elle d'une voix singulièrement émue ; il y a là deux écritures différentes, et la preuve, c'est qu'il y a deux signatures.

Édouard sourit encore une fois ; il leva les épaules en signe de pitié ; ensuite, il poursuivit d'une voix tonnante :

— Eh bien ! ce que vous voyez-là, c'est un faux, madame ! et le faussaire est Charles Dubreuil, votre mari !

— Faussaire! répéta-t-elle, faussaire, lui !...

Et la voix lui manqua ; muette, les yeux hagards, comme frappée de vertige, elle s'élança par un effort convulsif, saisit la lettre de change, l'examina dans tous les sens, parut comparer les deux écritures, et ne retrouva la parole que pour prononcer ce mot :

— Impossible !

— A première vue, sans doute, répartit l'impitoyable révélateur, on pourrait croire avec un peu de bonnevolonté, qu'il y a là deux écritures, puisque, ainsi que vous même l'avez

observé, il s'y trouve deux noms; mais un regard exercé ne saurait se tromper si grossièrement; il remarquerait bientôt, entre les caractères, de notables ressemblances; tout le monde vous le dira : ceci est l'œuvre d'un maladroit. Quand on aborde le faux, on doit avoir la main plus habile ; voyez-vous même !

Il lui tendit de nouveau le papier qu'il avait doucement tiré de ses mains. Elle ferma les yeux et détourna la tête.

— Comment ce papier est-il en mon pouvoir? continua-t-il, je vais vous en instruire, madame; du reste, l'explication ne sera ni longue ni difficile.

Avant de commencer, il eut soin de se placer de manière à ne pas avoir devant les

yeux ce visage désolé, comme s'il eût craint de se trouver face à face avec un remords.

— Il y a long-temps de cela, dit-il, la date de ce billet le prouve. Je vous ai dit, je crois, que nous avions été compagnons d'enfance, Charles Dubreuil et moi; éloigné par ma mère de la maison parternelle, j'avais été placé dans une pension à Lisieux, la ville natale de votre mari; nous nous étions liés de cette franche et bonne fraternité du premier âge, qu'il faut bien tôt ou tard oublier dans le monde. Après quelques années de séparation, nous nous retrouvâmes jeunes gens à Paris, et notre ancienne liaison redevint ce qu'elle était autrefois : une intimité parfaite, et cela en dépit, ou peut-être en raison de la différence de nos goûts et de nos caractères.

« Charles était brusque, emporté, violent, mais sa brusquerie, sa violence même semblaient de la franchise, et la marque d'un bon naturel, gâté seulement par une éducation mauvaise. Il fréquentait certaine société que je ne qualifierai pas, et dont je m'efforçai de le détourner ; il m'était pénible sans doute de voir mes conseils mal accueillis, mais je me disais : tôt ou tard il finira par s'effrayer des dangers que je lui signale, et il reviendra à une conduite plus régulière. D'ailleurs, il paraissait m'aimer, et l'amitié est chose si précieuse, surtout pour moi, qui avais, je vous l'ai dit, madame, rencontré un ennemi dans mon frère ! que je n'aurais pas voulu, pour beaucoup, renoncer à celle de Dubreuil. Et puis, étais-je vraiment plus sage que lui ? s'il se livrait aux plaisirs avec fureur, moi, je m'étais jeté dans des spécu-

lations industrielles; il faisait des dépenses folles, qui du moins lui donnaient du bonheur, de la joie; moi, je risquais, dans des combinaisons hasardeuses, des sommes asssez considérables, qui ne me rapportaient, pour le plus souvent, que cette fièvreuse et continuelle agitation, conséquence inévitable de mes combats avec la fortune; agitation dont j'avais besoin cependant; car, Charles excepté, rien ne comptait dans ma vie désenchantée.

Je connaissais, à Paris, un banquier, ami de ma famille, à qui mon père m'avait si bien recommandé, qu'il pourvoyait généreusement à toutes les dépenses auxquelles mes spéculations m'entraînaient; mes demandes d'argent, quelques multipliées qu'elles fussent, ou sous quelques formes qu'elles lui parvinssent; étaient toujours bien accueillies. Je le voyais

peu, cependant, cet ami, et jamais il ne m'avait rendu visite; aussi fus-je bien étonné, lorsqu'un matin je le vis entrer chez moi; il m'apportait cette lettre de change, madame, qui avait été présentée et payée chez lui, la veille, sans examen.

Je n'eus pas de peine à comprendre que le malheureux Dubreuil, dans un impérieux besoin d'argent, ayant peut-être contracté au jeu une de ces dettes que l'on ne craint pas d'appeler dettes d'honneur, et se voyant sans ressources, avait perdu la tête au point de recourir à ce honteux expédient, comptant d'une part sur la facilité du banquier pour atteindre son but, et, de l'autre, sur ma propre insouciance pour n'avoir pas à redouter plus tard une révélation fatale. Mais si l'intelligence des motifs de sa faute commise,

vous le voyez, dans un espoir trompeur de sécurité, si cette intelligence m'arriva sur le champ claire et complète, ce fut en même-temps pour moi un rude coup, je vous assure; l'amitié ne doit-elle pas avant tout reposer sur l'estime? et c'est avec un désenchantement douloureux que je voyais Charles Dubreuil tomber si bas dans la mienne.

« Cependant, le banquier ne parlait rien moins que de livrer le coupable à la justice; je le priai, je le suppliai, je mis en œuvre toute mon éloquence pour qu'il consentît à ne pas perdre un homme pour une action qui, après tout, pouvait n'être que ce que j'appelai une erreur de jeunesse, le malheureux résultat d'une heure d'égarement, un mauvais calcul de l'esprit, mais dont la corruption du cœur n'était pas complice.

« Le banquier avait l'âme bonne, il céda.

« Désintéressé par moi, qui heureusement avait reçu, quelques jours auparavant, une somme assez considérable de mon père, M. Bruneau, c'est ainsi que se nommait le banquier, M. Bruneau, dis-je, alla, suivant nos conventions, trouver Dubreuil, il lui représenta d'une façon toute parternelle les conséquences fatales qu'aurait pu avoir sa conduite avec tout autre créancier, et finit par lui dire que ce n'était plus qu'une affaire à régler entre eux. M. Bruneau s'engagea en même temps à laisser au faussaire tout le temps nécessaire pour s'acquitter. Enfin, il laissa Charles, ému de repentir et de reconnaissance, mais il voulut garder, à ce qu'il prétendit du moins, la lettre de change qui devait lui servir de garantie.

En disant cela, le brave homme mentait; car cette lettre était restée entre mes mains.

Lorsqu'au bout de quelques mois, Dubreuil se présenta pour payer sa dette, le banquier était mort, mais son fils, qui lui avait succédé, ne voulut pas recevoir l'argent du débiteur, affirmant qu'il n'avait jamais eu en sa possession l'effet dont il parlait, et qui, sans doute, avait été brûlé par mégarde avec beaucoup d'autres papiers, deux jours avant la mort de son père.

«Déjà plein de défiance, et comme si j'eusse deviné que le ciel me réservait bien des épreuves de ce genre, j'avais gardé ce témoignage de ma seconde affection trahie : un frère et un ami : je commençais heureusement la vie; qu'en dites vous?

« De son côté, rassuré et bénissant l'homme qui s'était si généreusement constitué son sauveur, Charles ne conçut aucun soupçon, car, ne voulant pas qu'il eût à rougir devant moi, je ne changeai rien à mes manières d'être avec lui; enfin, les années s'écoulant, j'en vins à tout oublier; je lui rendis, pleine et entière, mon amitié qu'il n'avait froissée qu'une seule fois. Oui, madame, je lui avais pardonné, et depuis, pour me ressouvenir de son crime, il a fallu qu'une nouvelle trahison, mille fois plus coupable que la première, se chargeat de me rendre la mémoire. Pourquoi l'a-t-il voulu? quelle vengeance avait-il à exercer contre moi? »

La rapidité de cette explication donnée tout d'une haleine par Edouard Monville, ne lui avait permis ni de voir le découragement pro-

fond de madame Dubreuil, lorsqu'il en était venu à la terrible accusation, ni de surprendre, à ses dernières paroles, comme une expression d'espérance qui se refléta sur les traits boulversés de la malheureuse femme :

— Il a pardonné une fois, pensa-t-elle, il peut bien pardonner encore.

Elle se tourna vers Edouard, et avec douceur, prière et résignation, elle lui dit :

— Je vous crois, maintenant, monsieur ; il faut bien que je vous croie ! Non, je ne doute plus, car il est impossible que tout ceci soit inventé à plaisir. J'ignore seulement dans quel but vous avez fait luire à mes yeux cette déplorable lumière ; mais n'abusez pas d'une arme qui me tuerait, monsieur, si vous aviez la

cruauté de vous en servir pour blesser à mort la réputation d'honnête homme que monsieur Dubreuil a depuis si bien méritée.

Il ne répondit pas : elle continua :

— Le mot pardon est sorti déjà de votre bouche, vous le prononcerez encore; la haine qui survit aux années n'est pas un sentiment humain; et sur ce que vous appeliez tout à l'heure vous-même, l'erreur d'un moment, pour une faute de jeunesse, enfin, vous ne perdrez pas celui qui fut votre ami. Non, vous ne ferez pas cela !

Monville sourit dédaigneusement, et laissa tomber, comme un arrêt impitoyable, ces trois mots :

— Je le ferai.

— Ah ! quel affreux désir vous possède donc, monsieur, pour que vous veniez me dire : je perdrai votre mari, à moi, sa femme ? mais, je le vois, son nom seul vous irrite ; tenez, je ne parlerai plns de lui, je plaiderai seulement ma cause, la cause de mon enfant surtout ! de ma fille, d'un ange sur le front duquel vous poseriez froidement une marque d'infamie. Dites, les innocens paieront-ils pour le coupable ? et je l'avoue coupable, puisqu'il faut bien que je me résigne à croire qu'il le fut.

— Quant à moi, poursuivit-elle après un nouveau silence, je suis innocente, vous le savez bien : ce n'est pas un crime que d'ignorer l'amour que l'on inspire, et vous ne pouvez me punir d'avoir mis en oubli un senti-

ment que je ne soupçonnais pas; cependant, voyez quel est notre malheur à tous, votre colère ne peut atteindre le père et l'époux, sans atteindre en même temps et l'épouse et la fille.

— Je le sais, interrompit vivement Edouard; je sais aussi que mon crime serait plus grand que le sien, si j'allais abuser de cette lettre pour confondre dans le même déshonneur et le faussaire, et la femme que j'ai aimée, et l'enfant qui ne m'a point fait de mal; cela serait l'action d'un lâche, d'un misérable.

— Ah! s'écria Albertine, M. Dubreuil est sauvé!

— Non, madame, reprit Édouard, car je se-

rai ce misérable, car je commettrai cette lâcheté. Je vous fais horreur, mais songez y, quels ménagemens puis-je avoir pour ce Charles Dubreuil, quand il m'a froissé ainsi dans mon amitié pour lui, et blessé mortellement dans mon amour pour vous; toute prière, pour le soustraire à la vengeance que je tiens suspendue sur sa tête, serait inutile; je l'ai juré! vous seule avez le droit et le pouvoir de conjurer l'orage. Mais pour que j'oublie ma haine, il faut que vous consentiez à payer mon silence!

— Je n'ose vous comprendre, monsieur, dit-elle avec un calme démenti par les battemens de son cœur.

— Ne vous alarmez pas, madame: l'expression a trahi ma pensée; ce que je demande,

c'est seulement de vous voir, c'est votre présence ici : chez moi !

— Mais c'est de la démence, répliqua la jeune femme, indignée et admirablement belle sous la rougeur qui couvrait son visage... Jamais je n'y consentirai: je le pourrais que je ne voudrais pas !

— Et moi, je le veux ! répliqua-t-il.

— Vous le voulez, monsieur? Ah! voilà une violence qui révèle une noble délicatesse, en vérité! vous voulez contraindre par la force mes sentimens? car vous ne le savez pas, peut-être : mais j'aime mon mari, non pas seulement par devoir, je l'aime par inclination, je l'aime d'amour, enfin ! et vous pouvez me croire ; je ne sais pas mentir !

—Et il mérite bien cet amour, répartit Edouard Monville d'un ton amer, car, ajouta-t-il en suivant des yeux l'effet de ces paroles, le Charles Dubreuil, d'aujourd'hui, vaut mieux sans doute que celui d'autrefois; le jeune homme aux emportemens furibonds, aux manières grossières, produit de la fréquentation des mauvaises compagnies, ce jeune homme a fait place, je me plais à le supposer du moins, au mari le plus doux, le plus aimable, à l'homme du monde plein de distinction et d'exquise aménité, tandis que moi... oh! quand je me rends compte de l'œuvre du temps, et que je mesure la distance qui nous sépare, je vois bien que nous sommes changés tous deux; mais c'est lui seul qui a gagné à la métamorphose.

Madame Dubreuil baissa les yeux, et laissa sans réponse ces insinuations directes,

beaucoup trop personnelles, pour qu'il n'y eût pas un égal péril à les repousser ou à les admettre.

— Eh bien! dit Edouard, qu'avez vous décidé? faut-il que cette lettre reste entre mes mains, ou voulez-vous racheter, au prix que j'y mets, la signature du faussaire?

— Je n'ai rien à vous répondre, monsieur, puisque vous ne tenez aucun compte des souffrances qu'il m'a déjà fallu endurer aujourd'hui, et de celles qui m'attendent encore... puisqu'enfin vous vous obstinez à ne pas voir mes larmes.

— Je suis bien égoïste, s'écria-t-il; oui, bien profondément égoïste! car, touché de vos prières et de vos pleurs, j'y veux résister, ce-

pendant. Mais songez qu'après tant d'illusions perdues, tant de félicités vainement espérées, quand j'ai pu me dire encore : tout bonheur n'est pas perdu pour moi, puisqu'il me reste le pouvoir de la contraindre à venir chez moi, ne fût-ce que pour une heure... Songez que l'idée de vous savoir là, de vous entendre, de posséder votre présence, loin du monde, loin du bruit, comme un trésor à moi, à moi seul ! me rendraient capable d'un mensonge ! or, dites, si je ne dois pas profiter d'une vérité qui m'est si favorable? Tenez, Albertine, laissez-moi vous donner ce nom de vos jeunes années, laissez-moi perdre le souvenir de ce que vous êtes, pour me rappeler seulement que vous avez été pour moi Albertine de Gerlis! Ce que je veux, c'est ne plus voir qu'elle en vous ; ce que je veux, c'est me réfugier dans le passé pour y vivre quelques instans rapides et fu-

gitifs, dérobés à la longue vie de douleur qui m'est encore destinée peut-être. Vous le voyez, maintenant, je ne suis plus l'homme dur et sans pitié qui s'est montré à vous tout à l'heure; je ne menace plus, je supplie; je n'exige plus, j'implore. Albertine, je vous ai aimée, et vous seule ne m'avez pas trompé, vous seule ne m'avez pas trahi; Albertine, je vous aime encore... Oh! écoutez-moi : je vous aime, poursuivit-il avec un ineffable accent de tendresse; mais comme autrefois, avec respect, avec crainte; et ici, de même qu'autrefois encore, au milieu de ces réunions où je vous contemplais de loin, vous me serez inviolable et sacrée; je le jure devant Dieu qui m'entend; oui, heureux seulement de vous voir, de vous savoir là, en ma puissance, je vous bénirai d'être venue ici confiante en ma loyauté; je me tiendrai à distance, et jamais ma bou-

che ne proférera un mot qui puisse vous faire repentir de cette confiance, ou qui porte atteinte à cette loyauté. Laissez-moi donc vous dire encore une fois que je vous aime, Albertine; cette fois est bien la dernière. Laissez-moi vous le dire, reprit-il en joiguant les mains, pour le temps où je ne vous l'ai pas dit, pour tout le temps aussi où je ne vous le dirai plus. »

A son tour, il attendit une réponse d'Albertine; mais celle-ci était trop émue pour lui répondre. Edouard plia le genoux, et du ton de la prière et de l'adoration, il poursuivit :

« Et maintenant, par pitié ! oh ! ne me forcez pas à exécuter une menace de haine et de vengeance, quand d'un mot, quand d'un signe vous pouvez nous sauver tous. »

La pauvre jeune femme était au bout de sa force et de son courage; cette menace contre son mari, renouvelée sans doute à dessein, l'effraya si bien, elle vit en même temps Edouard Monville si malheureux, si désolé, que, de guerre lasse, moitié par crainte, moitié par compassion, et se voyant, par-dessus tout, dans l'impossibilité d'éviter une affreuse catastrophe, elle se résigna, et répondit, non sans hésitation :

— Et bien! je me confie à votre honneur! monsieur.

— Vous consentez?

— Je vous ai dit que je me confiais à votre parole, et aussi, ajouta-t-elle, à la protection de Dieu, qui écartera peut-être le malheur

que vous appelez si impitoyablement sur moi... Que ce soit donc pour vous un remords éternel, si ce malheur arrive...

— Il n'arrivera pas; car avec de la prudence, et j'en aurai, vos visites demeureront secrètes : ainsi, vous viendrez! Et quand cela?

— Ordonnez, monsieur; n'êtes vous par le maître?

Il réprima un mouvement pénible.

— Tous les jours une heure... dit-il à voix basse.

— J'aimerais mieux mourir, s'écria-t-elle.

— Une heure par semaine?...

— Ce serait vouloir que je ne vinsse pas long-temps.

— Eh bien! une heure par mois : c'est peu... Non, c'est beaucoup ! car cette heure-là me donnera du bonheur pour tous les jours qui se seront écoulés sans vous voir, et de l'espérance pour les jours qui suivront jusqu'à votre prochaine visite... une heure tous les mois, ce sera fête dans ma retraite... et dans mon cœur, ajouta-t-il en lui-même.

Madame Dubreuil consentit.

Lorsqu'après cette longue et pénible entrevue, elle sortit, à moitié folle, de cette maison où venait de se conclure cet étrange marché, pas une lumière ne brillait aux fenêtres des maisons de la ville.

Edouard, qui lui avait adressé, sur le seuil de la porte, un adieu presque timide, suivi de ces mots : — A pareil jour, dans un mois ! — Edouard rentra précipitamment chez lui, prit son chapeau, et s'élançant dans la rue, il se dirigea du côté du boulevard Cauchoise, suivant à distance les pas de madame Dubreuil, et la couvrant de sa protection invisible, prêt qu'il était à risquer sa vie pour écarter le danger de quelque part qu'il vînt. Il s'arrêtait de peur de l'effrayer, quand sa marche trop peu mesurée l'avait imprudemment rapproché d'Albertine ; il veillait en un mot sur cette femme comme si elle eût été sa mère ou sa sœur ; enfin, Edouard ne reprit le chemin de son logis que lorsque, de l'entrée de la place Saint-Nicolas, il se fut bien assuré que la porte de la demeure de madame Dubreuil s'était refermée sur elle.

EVÉNEMENT PRÉVU.

III

Six mois s'étaient écoulés, et six fois Edouard Monville avait reçu la visite de celle qu'il ne voulait plus nommer qu'Albertine de Gerlis.

Il avait tenu toutes ses promesses de respectueuse adoration.

Quand elle arrivait, mêmes précautions que le premier jour, même froideur de paroles, pour ainsi dire; il lui montrait du doigt l'aiguille de la pendule, et les minutes s'envolaient.

C'était lui, on le devine bien, qui faisait presque tous les frais de la conversation, ou, le plus souvent, il gardait le silence, la contemplant avec amour, et beaucoup trop heureux de la contemplation, pour troubler par un vain bruit de paroles les délicieuses émotions qui agitaient son cœur.

Mais si la jeune femme, arguant de sa soumission, de son exactitude, osait réclamer, à titre de récompense, la fatale lettre de change.

— Oh non! disait-il, je ne veux pas me

dessaisir encore de ma seule garantie de bonheur; plus tard, Abertine, plus tard! je vous la rendrai; mais de grâce ne l'exigez pas aujourd'hui !

Et puis, quand, l'heure sonnée, Albertine se retirait, il lui disait comme le premier jour.

— Dans un mois, je vous attends!

Alors, comme le premier jour aussi, il la suivait, afin de protéger son retour à la place Saint-Nicolas.

Pendant ces six mois, pas une parole de son mari, pas un indice ne vint révéler à la tremblante Albertine que le mystère de ses excursions, dans un faubourg de la ville, fût

découvert; elle en remerciait Dieu, Dieu qui enfin l'abandonna !

C'était le soir de sa septième visite. M. Dubreuil devait assister à un dîner d'hommes, composé de négocians, ses confrères, et il avait annoncé qu'il ne reviendrait qu'à une heure avancée de la nuit. Croyant encore une fois son secret assuré, Albertine se rendit, vers neuf heures, chez Edouard Monville; mais les affaires, qui devaient se traiter au dîner, ayant été conclues beaucoup plutôt que Dubreuil ne se l'était imaginé, il rentra chez lui une heure environ après la sortie de sa femme.

— Où est madame? demanda-t-il.

— Au bal, chez madame de Courseul, ré-

pondit la femme de chambre interrogée.

— C'est singulier, dit-il, à part lui, elle m'avait si bien dit qu'elle n'irait pas à cette fète.

Et il repartit.

Deux heures après, il était de retour. Aidée de sa femme de chambre, Albertine se débarrassait de ses gracieux vêtemens, qui ne lui avaient servi qu'à paraître un instant dans le bal.

Le mari se mit à parcourir la chambre, en proie à une agitation qu'il avait peine à contenir.

— Tu n'es pas restée long-temps chez ma-

dame de Courseul, dit-il tout en continuant à marcher à grands pas, dès que la femme de chambre se fut retirée.

— Non, ce bruit, cette chaleur m'incommodaient, et j'ai quitté le bal de bonne heure.

— Mais tu as dansé, au moins? lui demande Dubreuil.

— Deux ou trois contredanses, au plus, reprit négligemment Albertine.

—Une entre autre avec M. Moriset, je crois? ajouta le négociant.

— Oui, répondit-elle, cherchant avec un sentiment pénible à comprendre où son mari voulait en venir.

— Madame Danizier a dû te parler longuement de la nouvelle faveur accordée à son frère.

— C'est vrai : j'étais placée à côté d'elle.... Mais, mon ami, qui t'a donc si bien instruit? on dirait....

Elle tremblait de tous ses membres.

— Si bien instruit ! interrompit-il avec explosion. Je le suis assez du moins, madame, pour vous dire que chacune de vos paroles est un atroce mensonge ! J'y ai été, à ce bal, moi ! et je sais qu'on ne vous y a pas vue !

Anéantie, comme frappée de la foudre, la malheureuse Albertine resta muette.

Dubreuil, dans une exaspération difficile à

peindre, lui saisit le bras, et pâle de colère, il ajouta :

— Où avez-vous passé ces trois heures, madame? répondez! Répondrez-vous, à la fin?.. Mais non, poursuivit-il, ne dites rien... vous mentiriez encore!

— Charles, vous me faites mal! Ah! vous me faites bien mal! balbutia la jeune femme en pleurant.

— Voulez-vous que je vous dise où vous étiez, moi? continua son mari d'une voix assourdie par la fureur. Vous me trompiez! vous fouliez aux pieds vos devoirs de femme et de mère! vous étiez chez un amant!

D'un noble mouvement de tête, Albertine repoussa l'accusation.

— Oui, un amant! reprit-il en lui serrant le bras avec plus de violence encore.

Elle ne lui répondit que par un dégoût, un regard d'indignation.

Il ajouta :

— Ah! je ne me fais pas illusion, moi! j'appelle les choses par leur nom ; je ne suis pas comme vous, habitué à déguiser les infamies sous les délicatesses du langage. C'est que moi, je ne suis pas du grand monde comme vous, madame la pensionnaire de Paris! avec vos belles manières, votre éducation brillante, qui ne vous ont appris qu'à vous jouer de moi, à me tromper. Savez-vous bien qu'en vous épousant, j'ai fait un marché de dupe!

— Charles ! Charles ! reprit Albertine en laissant échapper cette fois le cri de douleur que la torture, rendue insupportable, venait de provoquer, Charles, vous oubliez que c'est à votre compagne depuis dix ans, que c'est à la mère de votre fille que vous parlez ainsi.

— C'est à la maîtresse de je ne sais quel vaurien, que je dis son fait ! continua-t-il en s'acharnant à cette idée qui lui était subitement passée par l'esprit, chimère que sa violence habituelle semblait plutôt attirer que combattre, et qui lui ôtait en ce moment l'usage de la raison. Oui, poursuivit Dubreuil, je le vois bien, maintenant, nous n'étions pas fait l'un pour l'autre... et savez vous pourquoi, madame ?

—Je sais... je sais, murmura Albertine, que

vous êtes injuste, que vous êtes cruel, et qu'il faut que je retienne mes cris, que j'arrête mes larmes, car si l'on nous voyait ainsi, moi victime, vous bourreau... on vous mépriserait, Charles... comme vous le méritez.

— Moi, dit-il, moi, méprisé! mais vous ne savez donc pas que je suis un honnête homme, moi! et que vous!... ajouta-t-il en lui serrant le bras à le lui briser, vous, vous êtes une malhonnête femme!

Albertine voulut répondre.

— Je vous dis que vous êtes une gueuse! s'écria-t-il.

Et la repoussant avec violence, il l'envoya

tomber sur le tranchant du marbre de la cheminée.

— Ah! dit la pauvre femme au plus douloureux de l'angoisse, si j'en dois mourir, que Dieu le lui pardonne, car cet homme est ivre, il n'a pas su ce qu'il faisait!

— Ivre! ivre? s'écria Dubreuil en s'approchant, tel qu'un furibond, de sa femme. Il leva sur elle la main comme pour la frapper; mais Albertine, pâle et souffrant horriblement, lui opposa un visage si calme, une douleur empreinte de tant de dignité, que son geste brutal sembla céder à la majesté du regard qu'elle tint pendant quelques minutes fixement arrêté sur lui.

— Monsieur, dit-elle enfin, vous devez

comprendre que maintenant vous n'avez plus le droit de m'interroger, et qu'il y aurait de ma part bassesse à vouloir me justifier auprès de vous.

— Cependant, répondit-il, mais en hésitant, je suis le maître...

— Vous n'êtes plus rien pour moi ! je ne vous reconnais plus pour mon juge ; car je ne me sens plus le besoin d'avoir votre estime.

Ainsi, sa fierté blessée, et plus encore la crainte de compromettre les jours de deux hommes, car signaler Edouard à Dubreuil, n'était-ce pas leur mettre à tous deux l'épée à la main? la crainte, disons-nous, d'exposer les jours de l'un et de l'autre, peut-être, sans pour cela sauver l'honneur du coupable,

refoula au fond du cœur d'Albertine l'aveu du motif de son absence.

Les deux époux se séparèrent, ce soir là, sans se dire : au revoir, et le lendemain, quand ils se retrouvèrent, ils sentirent, chacun à part, que toute confiance, partant toute félicité, était détruite pour eux !

LA SECONDE PART D'AMOUR.

IV

Pendant les sept années qui suivirent cette terrible scène de ménage, laquelle avait plus que justifié l'ironie des éloges donnés par Edouard Monville au caractère violent, à la brutalité naturelle de Charles Dubreuil, pendant ces sept années, rien ne changea dans l'intérieur

des époux de la place Saint-Nicolas; rien non plus au-dehors ne transpira de leur rupture, et le monde put les croire aussi heureux, aussi unis qu'aux premiers temps de leur mariage. A cette apparence de bon accord et à ce divorce tacite, double situation également fertile en contraintes pénibles, en rapprochemens forcés, en misères de tous les jours, de toutes les heures, ils avaient fini par apporter tous deux, et sans convention expresse, la même attention scrupuleuse, la même exactitude de soins et d'efforts, comme auraient pu le faire deux parties de bonne foi après un marché conclu.

Mais dans les commencemens, ces efforts, cette attention se trahirent maintes fois, chez Dubreuil, par la gaucherie et l'affectation, ou bien, encore, par une brusquerie maussade, par

les sourdes attaques d'une violence contenue avec peine. Il finit pourtant par s'habituer peu à peu à la gêne continuelle qui devait être la conséquence prévue de sa nouvelle position. La femme, au contraire, dès l'abord, accepta son infortune imméritée avec une douceur, une patience angélique qui ne se démentirent jamais.

Cependant, l'espérance que son mari reviendrait à force de repentir sur une accusation injurieuse et si brutalement formulée, cette espérance, qui, dès le lendemain de la violente querelle était venue luire à ses yeux, Albertine ne la perdit qu'avec le temps.

Si Dubreuil ne l'interrogea pas de nouveau pour chercher à éclaircir ses soupçons, et s'il les garda, c'est qu'il fut conseillé, lui, par cet orgueil indomptable des gens grossiers, orgueil

qui, une fois humilié d'une supériorité intérieurement reconnue, refuse de revenir sur ses pas, parce qu'un semblable retour serait l'aveu de son infériorité. Albertine, de son côté, indignée du mépris de son époux, se renferma dans un silence complet, obéissant en cela, nous l'avons dit plus loin, autant au sentiment de sa dignité offensée qu'à la crainte d'une explication dont elle mesurait le danger. La tendresse qu'elle avait eue jusque-là, pour le père de son enfant, ayant reçu une rude atteinte de cette blessure faite à son double titre d'épouse et de mère, si elle se résigna à souffrir en silence, si elle continua son œuvre de dévouement, ce fut, et pour prévenir ce combat dont l'issue la faisait frémir, et pour ne pas rabaisser à ses propres yeux l'homme injuste et coupable qui l'avait condamnée. Et d'ailleurs, qu'elle est la femme qui peut se sen-

tir le courage, fût-ce même pour se justifier, de dire à l'homme qu'elle a beaucoup aimé :

— Rougis devant moi, car je sais que tu es un faussaire! »

Quant à Edouard Monville, elle résolut sur-le-champ de ne plus le revoir, bien décidée qu'elle était à ne jamais rien faire qui pût prolonger les soupçons de son mari.

Cependant les jours s'écoulaient, et celui qu'elle-même avait fixé pour sa septième visite à Edouard Monville était proche; il fallait donc se hâter de conjurer l'orage. Mais à quel expédient avoir recours? Ecrire! mais à qui confier une lettre? et si cette lettre était surprise? si encore le dépositaire du fatal secret ne voulait pas se contenter de son excuse

et se rendre à sa prière ? La pure et innocente Albertine, inhabile à la ruse, ignorante de ces mille petits manéges des femmes qui savent tromper, perdait la tête et ne s'arrêtait à aucun parti.

Elle était encore en proie à toute l'irrésolution du premier moment, un seul jour la séparait de cette soirée dont le lendemain pouvait amener un si effroyable malheur, lorsqu'à l'église où elle priait avec ferveur, avec larmes, épanchant la désolation de son âme dans le sein de Dieu, elle vit un homme qui se précipita brusquement à terre devant elle ; mais se relevant tout aussitôt, cet homme lui dit à voix basse en lui présentant un papier soigneusement plié :

— Voici, madame, ce qui vient de tomber de votre livre d'heures.

Surprise d'abord, et même effrayée du mouvement de l'étranger, mouvement si rapide, que pas un des fidèles agenouillés auprès d'elle ne l'avait aperçu, elle se retourna vers cet homme : c'était lui ! c'était Édouard !

Albertine hésita avant que de prendre ce papier; mais comme elle devait craindre aussi que l'insistance de Monville pour le lui faire accepter ne fût remarquée, elle se résigna et se saisit du billet à la dérobée.

Ce papier, qu'elle parcourut furtivement à l'abri de son voile, ne contenait que quelques lignes :

«Vous ne pouvez pas venir, je le sais, lui « écrivait Edouard; restez sans crainte chez

« vous : il y a des impossibilités que je res-
« pecte.

« Je ne vous rends cependant pas votre pa-
« role, et si je ne vous attends plus au jour fixé,
« du moins, je compte sur un temps meilleur.

« Lorsque ce sera volontairement que vous
« me priverez de votre présence, songez bien
« que je le saurai ; et alors, mais seulement
« alors, je me croirai le droit d'user, suivant
« l'inspiration de mon désespoir, du gage qui
« est en ma puissance. »

Tremblante, croyant à peine à ce qu'elle venait de lire, elle voulut interroger son sauveur, ou le remercier dans un regard plein de reconnaissance : Edouard Monville avait disparu.

Délivrée maintenant de sa crainte la plus

poignante, elle bénit Edouard dans son cœur, comme on bénit un protecteur invisible, et ne chercha pas plus long-temps à deviner comment il était arrivé à la découverte de cette querelle d'intérieur si bien cachée aux yeux du monde.

Au risque d'attirer sur nous la sévérité de la critique, quand nous conduisons ainsi l'histoire par bonds et soubresauts, nous devons dire ici qu'autrefois, lorsque trahissant la confiance d'un ami, Charles Dubreuil avait épousé Albertine de Gerlis, ce n'était pas seulement au désir de faire un riche mariage qu'il avait cédé : il aimait Albertine avec idolatrie; cet amour avait triomphé de l'épreuve du temps, et dix ans après l'union des deux époux, c'était encore, chez le mari, le sentiment profond et vivant du premier jour.

Quelque hardie que paraisse cette proposition, nous n'hésiterons pas à avancer que c'est dans la violence même de son amour, autant que dans l'emportement naturel de son caractère, qu'il faut chercher l'explication de l'impitoyable dureté de Dubreuil, lorsqu'il se crut trahi. La certitude de son malheur, si outrageusement formulée dès le principe, lui revint à l'état de doute, quand la rage assouvie lui permit de rentrer dans le calme ; il épia autour de lui de l'oreille et du regard, saisissant le moindre indice qui paraissait devoir le conduire à une révélation complète ; puis obligé d'abandonner cette voie, il se jetait dans une autre, et en venait à désirer que sa femme lui apparût aussi innocente qu'elle prétendait l'être ; mais ne trouvant rien, ou, pour mieux dire, ne rencontrant que l'obscurité du vide là où il cherchait des preuves lumineuses, il

laissa une fatale conviction s'enraciner dans son esprit.

— Ces femmes, dont l'éducation a été si soignée, se disait-il, ces dames à la langue dorée, façonnées de si bonne heure aux intrigues du grand monde, vous ont des mystères qui nous échappent à nous autres gens simples, et qui allons franchement notre chemin.

Raisonnement absurde et cruel, qui ne pouvait prendre naissance que dans une nature pervertie, ou dans une mauvaise éducation ; et l'éducation, chez cet homme, avait été si mal dirigée! puis la fréquentation d'un monde licencieux et grossier avait fait le reste. Après tout, lorsqu'il était de sang-froid, Dubreuil ne s'illusionnait point sur son mérite ; ce qui le prouve, c'est qu'avec l'ambition

d'obtenir la main de la belle et distinguée Albertine, il lui était venu assez de pénétration ou de défiance de lui-même, pour comprendre que s'il ne changeait, pour un temps du moins, contre un meilleur ton, et son langage de mauvaise compagnie, et ses franches manières d'estaminet, il ne parviendrait jamais au but qu'il s'était proposé d'atteindre. L'amour aidant, il parut tel qu'il n'était pas, et se fit accueillir favorablement par la famille d'Albertine; mais une fois marié, il se débarrassa peu à peu de cette fatiguante contrainte de bonnes façons et de beau langage; loin de contracter, sous l'influence d'une gracieuse et charmante jeune femme, la force de se créer une seconde nature, le vieil homme ressuscita avec toute sa fougue primitive, accrue encore par des habitudes de commandement singulièrement voisines du despotisme. On ne l'a pas oublié, Du-

breuil était négociant ; or, ce n'est guère avec des expressions choisies, avec une fine fleur de politesse, que le chef d'une maison considérable peut mener la troupe indisciplinée des commis, des ouvriers et des garçons de magasin. Pour ne pas garder quelque chose de la rudesse due à ce contact, il lui eût fallu posséder ou une rare distinction naturelle, ou un grand empire sur lui-même, et aucun homme ne fut plus loin de ces deux qualités, que celui dont nous essayons d'esquisser le portrait.

Apportant à toutes ses entreprises une volonté de fer, ne déviant jamais de la route dans laquelle il avait fait un pas, Charles Dubreuil s'habitua insensiblement à traiter les affaires de son ménage comme celles de son commerce : le négociant avait déteint sur le mari.

Long-temps, son amour pour sa femme servit de correctif à cet arbitraire envahissant, long-temps une affection réciproque combla la distance intellectuelle qui séparait les deux époux; cette affection brisée, ce fut un abîme qui se creusa entre eux. Ce fut aussi un vide immense que fit, dans le cœur du mari, l'absence de cette tendresse conjugale qui l'avait rempli durant tant de longues et douces années. Un horrible malaise s'empara de lui, et le suivit dans tous ses travaux, dans ses opérations les plus compliquées; Charles Dubreuil était véritablement malheureux.

Comme il n'y avait qu'un autre amour, redoublant de toute la force de l'amour perdu, qui pût seul combler ce vide et adoucir sa douleur, il reporta sur sa fille, sur sa Nathalie, toute cette somme de tendresse qu'il

avait jusqu'alors partagée entre sa femme et son enfant. Avant cette rupture secrète, on pouvait dire que Dubreuil était à la fois vraiment époux et père par le cœur; il ne fut plus que père à dater de ce jour.

Nathalie avait neuf ans, à l'époque où la bonne intelligence cessa de régner entre les époux : enfant chéri, enfant gâtée, vivant de caresses, de caprices et de bonheur; c'était, enfin, un de ces enfans gracieux et roses, dont les joues rondelettes tiennent par moitié de la chair et du fruit, si bien, qu'on serait tenté de les manger de baisers, si l'on ne craignait de leur faire mal; petit ange à l'œil passablement mutin, petit démon aux manières câlines, au babil doux et timide; rieuse, folle d'ordinaire et ne boudant que pour une fantaisie contrariée, toute charmante, tout adorable, en un mot.

Le premier soin de Dubreuil, après sa violente rupture avec Albertine, fut de retirer Nathalie d'une pension où elle était depuis quelques mois ; il voulut l'élever sous ses yeux, l'avoir là sans cesse, l'embrasser à chaque instant du jour, vivre pour elle et par elle ; il lui donna des maîtres ; rien ne fut épargné. Les maîtres venaient, et le père, pour assister aux leçons de Nathalie, pour ne pas la quitter, abandonnait ses affaires ; il travaillait la nuit, afin que ses journées appartinssent tout entières à sa fille. Etudes sérieuses, arts d'agrémens, il entendait que l'éducation de sa Nathalie fut complète ; mais si les professeurs reprenaient trop haut l'enfant, étourdie ou paresseuse, le père grondait les professeurs. La plus légère indisposition de sa fille le faisait trembler, car alors il se disait : si j'allais la perdre ! et son effroi était si grand, en di-

sant cela, que, déjà, il la croyait perdue. Alors on interrompait les travaux; alors le père soignait sa fille, il ne vivait plus; et quand le mal avait cédé à tant de soins, c'était une fête! Puis, il fallait voir Charles Dubreuil, comme il était heureux et fier des moindres progrès de son enfant; il la montrait à tout le monde avec orgueil, il appelait sur elle les éloges de tous; un ami qui eût passé sans adresser à Nathalie un compliment flatteur, fût devenu à l'instant même son ennemi.

Un jour, sur la place Notre-Dame, un petit Savoyard s'étant écrié à la vue de Nathalie:

— Ah! la belle demoiselle!

Dubreuil appela le petit Savoyard, et lui donna un napoléon.

Il fallait encore l'entendre vanter la docilité, l'intelligence de sa fille. Quand il recevait, c'était seulement par ostentation paternelle : il ne voulait que faire briller sa fille. Un habitué de ces réunions de famille ayant oublié un jour d'applaudir Nathalie comme elle venait d'exécuter un grand air au piano, Dubreuil ne l'invita plus.

Ainsi donc, il n'aimait, ne voyait que sa fille; il ne parlait que d'elle, il ne songeait qu'à elle, et n'admirait qu'elle. Si, déjà possesseur d'une belle fortune, il voulait s'enrichir encore, c'était pour Nathalie : toujours Nathalie. Chose étrange ! ce Dubreuil, cet homme de fer, si susceptible, si dur, si emporté avec tout le monde, était avec sa fille, patient, doux et bon : le miracle, en vain demandé à l'amour

de l'amant et de l'époux, l'amour du père l'avait opéré.

Albertine aussi adorait la charmante enfant; elle aussi l'aimait deux fois : comme mère d'abord, puis comme épouse malheureuse.

Nathalie devint donc dans cette maison, où deux êtres unis par le ciel, vivaient étrangers l'un à l'autre, le centre commun où devaient s'appuyer et rayonner deux affections divisées, mais, par cela même, doublement puissantes. Elles rencontraient encore sur un même point: la tête d'un enfant. Mais il fallait qu'Albertine contînt les élans de sa tendresse; il fallait qu'elle cachât et ses baisers, et ses caresses : Dubreuil était jaloux de sa fille, et l'aimer comme il l'aimait, le lui prouver comme il le lui prouvait, semblait, pour ce cœur paternel, un vol fait aux droits de son amour.

ÉVÉNEMENT MALHEUREUX.

V

A l'époque des vacances, si Dubreuil était content des progrès de Nathalie, et il l'était toujours, tous les ans donc, un jour arrivait où l'excellent père disait à la charmante enfant :

— Demain, nous partons pour Paris.

Il ne la prévenait ainsi que la veille, pour ménager à sa fille une joyeuse surprise, et à lui, un grand bonheur de ce naïf enthousiasme d'un jeune cœur qui se livrait si franchement à ses impressions de joie ou de chagrin. Le lendemain venu, après avoir embrassé sa mère, qui n'était jamais du voyage, Nathalie montait dans sa voiture, une voiture de voyage achetée tout exprès pour elle, et le père et la fille partaient enfin.

Énumérer les petits soins, les attentions délicates, les prévenances de toute sorte, prodiguées par Dubreuil pendant la route à la mignonne petite fille, serait chose difficile, pour ne pas dire impossible; qu'on se figure seulement, pour s'en faire une faible idée, les soins, les attentions, les prévenances d'un amant près de la maîtresse adorée qu'il vient

d'enlever. Avait-elle froid? vite un châle sur ses épaules et des fourrures à ses pieds; au contraire, la chaleur amenait-elle sur ses joues une rougeur inaccoutumée? vite de l'air! rien n'échappait à son inquiète sollicitude : il regardait sa fille, et puis il disait :

— Postillon, arrêtez.... Bien! allez au pas....

— Mais, monsieur, je suis à l'heure...

— Que m'importe? je paierai double poste s'il le faut!

Nathalie sentait-elle ses jambes engourdies et voulait-elle se voir emportée dans une course rapide? alors, il criait au postillon :

— Plus vite, donc! vous n'allez pas.

— Nous sommes au grand galop, notre maître....

—Plus vite encore !... Crevez les chevaux ; cela me regarde.

Et il parlait ainsi, parce que Nathalie venait de dire : « Que la route est longue, je voudrais bien être arrivée. »

Elle avait raison, l'impatiente enfant, de désirer d'être enfin à Paris, car la prodigue tendresse de Dubreuil faisait, de notre grande ville de luxe et de misère, un séjour enchanté pour la *baisotte* de la place Saint-Nicolas (1).

(1) Baisot ou baisotte est le nom qu'on donne en Normandie à l'enfant unique ou au plus jeune des enfans de la famille.

Un dimanche, c'était pendant le séjour annuel de Charles Dubreuil et de sa fille à Paris, on vit le père rentrer seul à son hôtel; il était sans chapeau, ses traits semblaient renversés, ses cheveux flottaient en désordre, et il haletait comme après une longue course. Enfin, le négociant était si pâle, si étrangement inquiet, que le maître de l'hôtel recula effrayé à sa vue.

— Ma fille est revenue, n'est-ce pas? vous avez vu ma fille? demanda le père avec égarement.

— Non, monsieur; mais calmez-vous: je rentre moi-même à l'instant, et il se pourrait.... Aussi, je vais m'informer...

Une cloche retentit; en une minute, tous

es garçons, tous les employés au service de l'hôtel furent réunis.

— Qui de vous a vu la jolie petite demoiselle du n° 5?

— J'ai de l'or pour celui qui me le dira, ajouta Dubreuil.

— Je l'ai vue, moi, dit un des garçons. — Dubreuil l'aurait embrassé. — Je l'ai vue ce matin, continua-t-il, quand elle est sortie avec monsieur.

Dubreuil proféra une épouvantable malédiction.

— Et depuis? depuis? demanda le père

en interrogeant des yeux encore mieux que de la voix ceux qui l'entouraient.

Personne ne répondit.

— Perdue ! s'écria Dubreuil, perdue! ma fille!

— Perdue! répéta tout le monde avec un air d'intérêt ; et puis, chacun retourna à ses occupations.

Dubreuil resta un moment dans l'hôtel, abattu, sans force, anéanti sous le poids de sa douleur.

— Perdue ? Non, monsieur, non ; égarée seulement... nous la retrouverons, cette chère demoiselle, dit l'hôtellier. D'abord, il faut s'a-

dresser à tous les journaux, leur envoyer le signalement de la pauvre petite.

— Mais les journaux ne paraîtront que ce soir ou demain, objecta le père au désespoir.

— Qu'importe? en pareil cas, toute précaution est bonne à prendre. En même temps, il faut aller à la police...

— Merci, merci; je n'y avais pas songé!

— Il y a encore les affiches au coin des rues...

— Oui, vous avez raison, mon ami... des affiches dans toutes les rues, sur tous les murs... Donnez-moi de l'encre, du papier... ou plutôt, non; je ne pourrais pas écrire,

reprit-il avec agitation ; écrivez vous-même : Dix mille francs, cent mille francs à qui me ramènera ma fille, perdue au jardin du Luxembourg.

Il lut ces lignes écrites sous sa dictée et dit :

— Bien ! que cela soit imprimé dans une heure...

— Je me charge de tout, monsieur... Bon espoir ! nous la retrouverons ; on ne vole guère les enfans à Paris ; ce n'est pas comme à Londres où cela se fait, à ce qu'on dit ; d'ailleurs, mademoiselle va peut-être revenir d'elle-même... Mon hôtel est connu... Mais reposez-vous, vous en avez besoin... Je cours... Mais, où allez-vous donc, monsieur ? reprit l'hôtellier en cherchant à retenir le malheureux père.

— La chercher! s'écria Dubreuil; et il disparut.

— Perdue au jardin du Luxembourg, murmura le maître de l'hôtel, parcourant de nouveau ce papier sur lequel il avait écrit à la hâte, pressé qu'il était par le père au désespoir. La pauvre petite aura bien de la peine à retrouver son chemin, ajouta-t-il; il y a si loin du Luxembourg à notre quartier du Palais-Royal!

Dubreuil courait, fendant les flots pressés de la foule endimanchée, et plongeant dans cette foule des regards effrayés. Parfois, il s'arrêtait, puis, attiré par une ressemblance, il contenait sa marche rapide, se frayait un passage en dépit de tous les obstacles, se glissait entre les voitures, par un espace si étroit,

que c'était un miracle s'il n'était pas écrasé par les moyeux ou sous les roues. Il parvenait près celle qu'il avait cru reconnaître; mais la ressemblance l'avait trompé : ce n'était pas Nathalie ; et il courait encore.

Voyant un homme, tête nue, qui coudoyait ceux-ci, qui renversait celles-là, qui avait l'air de se sauver, on cria derrière lui : — « Au voleur ! arrêtez le voleur ! » — Et on lui barra le passage.

Irrité, désespéré de ce retard, il dit à ceux qui lui fermaient ainsi toutes les voies, et qui semblaient vouloir enchaîner ses pas :

— Je me nomme Dubreuil ; je suis négociant à Rouen; j'ai perdu ma fille, et je la

cherche ; tenez, voilà mon passeport... N'auriez-vous pas vu ma fille ?

Remis en liberté, il redoubla de vîtesse pour réparer le temps perdu. Il parcourut ainsi toutes les rues qui menaient de son hôtel au Luxembourg. Il fouilla de nouveau tous les coins du jardin ; le pauvre père était à moitié fou, et il ne sentait pas sa fatigue. Peines inutiles ! Ce ne fut qu'à la tombée de la nuit, et à la voix des gardiens, qu'il sortit, et reprit le chemin de sa demeure. Il gardait encore un espoir, cependant.

Le maître de l'hôtel vint à sa rencontre. Sans interroger cet homme, Dubreuil comprit l'étendue de son malheur. Toutes les mesures avaient été prises, mais pas de nouvelles de Natalie !

Il monta machinalement à sa chambre, se laissa tomber sur un siége, et sans proférer une plainte, il pleura.

— La table d'hôte est servie, monsieur, vint lui dire un garçon, et si vous voulez descendre...

Dubreuil fixa sur celui-ci un regard hébété, et murmura.

— Je n'ai pas faim.

Puis il vint à penser que Nathalie avait faim, elle, peut-être! et il pleura encore; et du cœur, du regard, et de la voix il l'appela; il lui cria: Viens! viens!... comme si elle avait pu l'entendre, et répondre à son cri de désespoir: « Me voilà! »

Le lendemain, aussitôt qu'il le put, car le jour se lève tard pour les parisiens, Dubreuil recommença ses recherches, non plus en courant comme la veille, mais avec ordre et méthode. Il allait lentement, examinant avec soin de l'extérieur à l'intérieur des maisons, interrogeant toutes les portes ouvertes, collant l'œil au vitrage de toutes les boutiques, de tous les magasins, ne laissant pas passer une petite fille sans revenir à dix fois interroger ses traits; car ne pouvait-il pas se tromper à la taille?

Le second jour, s'écoula ainsi.

Pendant les jours qui suivirent, Dubreuil ne vécut plus que d'une vie machinale, sous la préoccupation constante d'une pensée unique. Une fois, il sortit de chez lui en proie à un horrible soupçon : on lui avait dit

que la misère, dans le but d'un trafic infâme, volait quelquefois les enfans pour les exposer à demi-nus, couverts de plaies factices, ou les membres torturés, à la pitié des passans; il en pouvait être ainsi de Nathalie. Le désolé père alla de mendiant en mendiant, interrogeant tous ceux qui grelottaient sous les portes, promenant un regard inquisiteur sur toutes ces fausses mères qui enseignent, à force de menaces et d'injures, l'art de braver le mépris à de chétives créatures, qui ne craignent plus même les coups; il demandait sa fille à l'indigence cupide, avec un sentiment d'espoir, avec un frémissement d'effroi néanmoins; car, elle si fraîche, si belle, s'il allait la retrouver flétrie, défigurée, estropiée!

Il n'eut pas la triste joie de voir cette crainte se réaliser.

Une autre fois, il se rendit à l'hospice des orphelins, supplia, et obtint qu'on lui permît de passer en revue les enfans de la maison de charité; Nathalie n'était pas parmi celles-ci; puis il se fit conduire à l'hôpital des enfans malades : le directeur de l'établissement l'accompagna dans sa visite. Dubreuil, avec une incroyable persévérance, parcourut tous les lits de cette infirmerie; il entrouvrait les rideaux, jetait un regard plein d'anxiété sur le pauvre petit être qui souffrait là; puis après, il passait à un autre : chaque lit de douleur, ainsi caché sous les rideaux, lui semblait renfermer sa fille. Arrivé au dernier, il s'apprêtait à l'examiner, comme il avait fait des autres.

— Que faites-vous, monsieur? s'écria le directeur en lui saisissant le bras; la petite

fille qui était là, vivante toute à l'heure, vient de rendre le dernier soupir.

Deux mots seulement frappèrent Dubreuil : une petite fille ! morte ! Il tira précipitamment le rideau, souleva d'une main convulsive le drap jeté sur la tête de l'enfant ; il tremblait de tous ses membres ; il regarda... Dieu merci, ce n'était pas Nathalie !

Il revint chez lui ; pas de nouvelles !

Le malheureux père épuisa tous les moyens de recherche, et toujours il en venait à cette conclusion désespérante : pas de nouvelles ! C'était une épouvantable situation que la sienne !

Le troisième jour, il reçut une lettre tim-

brée de Rouen, et, bien que la suscription fût accompagnée de ces deux mots : *très pressée*, Dubreuil n'ouvrit pas cette lettre : il avait reconnu l'écriture de sa femme ; sa femme ! Eh ! que lui importait sa femme? Elle était à Rouen bien tranquille sans doute, tandis qu'il souffrait, lui. Sa femme ! il la détestait ; il l'accusait de son malheur.

— C'est la trahison de cette femme que j'aimais, se disait-il, qui est cause de tout; si elle ne m'avait pas forcé à la regarder comme une étrangère, elle serait venue avec nous à Paris, et peut être Nathalie ne serait pas perdue.

Non-seulement donc, il n'ouvrit pas cette lettre, mais encore il la froissa avec colère, et la jeta sur un meuble, comme un papier inutile.

Huit jours s'étaient écoulés depuis la disparition de la petite fille. Les affiches posées partout, les insertions dans tous les journaux, les recherches des hommes de la police n'avaient produit aucun résultat. Jusqu'à l'emploi de son dernier moyen, jusqu'à la mise à exécution de sa dernière tentative, Dubreuil avait espéré, et l'espoir l'avait soutenu; mais à présent, abattu, découragé, n'ayant plus rien à attendre que du temps ou du hasard, et ne comptant plus ni sur l'un, ni sur l'autre, il se créa les idées, les images les plus sinistres.

— Je ne la reverrai jamais! pensa-t-il; autant vaut en finir tout de suite avec la vie, qui, sans elle, ne serait qu'une longue douleur. Sa mère, je ne l'aime plus; je n'aimais que mon enfant; je ne remettrai certainement pas les pieds à Rouen sans elle. Qu'est-

ce qui me resterait? la mort! Eh bien! oui, je mourrai; j'irai la rejoindre si elle est morte; et si elle existe encore... que m'importe à présent? n'est-elle pas morte pour moi?

L'homme violent dans sa colère et dans son amour, ce Dubreuil qui ne savait pas plus s'arrêter en ce moment devant le conseil du désespoir, qu'autrefois reculer devant la pensée d'une mauvaise action; celui qui se disait : « allons toujours! » quelque part que la route dût le conduire, chargea un de ses pistolets de voyage, puis, il pensa une dernière fois à sa fille, et il allait diriger l'arme fatale contre sa poitrine, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement.

Le personnage qui entrait si à propos chez Dubreuil, était un petit homme tout rond,

tout court, tout frétillant, et qui portait écrit sur tous ses traits le contentement et la jubilation; c'était un ami de Dubreuil; Dubreuil lui sauta à la gorge, et le secouant à l'étouffer :

— Malheureux ! lui cria-t-il, est-ce pour insulter à mon désespoir que tu viens ici montrer ta face rayonnante de joie?

— Tu m'étouffes, laisse-moi donc, criait l'autre; que diable! es-tu devenu fou?

— Fou! répétait Dubreuil qui ne s'était emporté contre personne depuis long-temps, et qui trouvait enfin quelqu'un sur qui passer sa colère; fou! c'est toi qui es fou, Liénard; mais non, tu n'es qu'un maladroit, un imbécile, un égoïste...

Il le lâcha, pourtant.

— Je suis tout violet, murmura Liénard en se rajustant devant une glace.

Dubreuil vomissait d'horribles imprécations en arpentant la chambre en long et en large.

— Ah! ça, mon cher ami, continua le nouvel arrivé, je ne comprends rien à ton accueil, mais je te pardonne ; je te connais sujet à ces accès-là ; n'en parlons plus ; je ne te demande pas que tu me répondes ; car préalablement, je veux m'asseoir; tu m'as mis tout en nage.... Je viens de Rouen....

— Tu aurais aussi bien fait d'y rester.

— Je m'en aperçois à la manière dont tu m'as reçu... Mais toi, pourquoi n'y es-tu pas retourné toi-même? la lettre de ta femme...

— Ne me parle ni de ma femme, ni de personne au monde; je suis si malheureux... Tiens, vois ce pistolet... quand tu es entré, j'allais me faire sauter la cervelle.

— Ah! mon Dieu! s'écria le petit homme devenant pâle, et faisant un bond sur sa chaise... Et pourquoi donc? aurais-tu perdu autre chose que ta fille?

— Liénard! répliqua Dubreuil avec un éclat de voix qui fit frémir son ami; Liénard, misérable! la perte de ma fille... n'est-ce donc pas assez, déjà?

— Je ne dis pas le contraire, mon ami... Voyons, calme-toi... Mais à quoi bon te désoler encore?

— Comment! tu oses me demander, à moi, à quoi bon regretter Nathalie?

— Sans doute, puisque cette chère enfant est revenue.

Dubreuil s'arrêta court devant son ami.

— Revenue! dit-il.

— A Rouen, chez toi... La pauvre petite, égarée au Luxembourg au milieu de la foule, n'a jamais pu se rappeler le nom de l'hôtel, ni celui de la diable de rue que tu habites....

Mais elle te racontera cela mieux que je ne le pourrais faire.

Dubreuil joignit les mains, et répéta dans une joie qui tenait du délire :

— Retrouvée ! retrouvée ! Ma Nathalie ! ma fille ! je la reverrai !... elle est retrouvée !

— Mon Dieu ! oui ; dans son embarras, elle s'est adressée à une brave dame qui s'est trouvée là sur son chemin. Une dame fort obligeante à ce qui paraît...

— Je saurai son nom, interrompit vivement Dubreuil... elle aura les dix mille francs promis.

— Et si elle les refuse ?

— Je te dis qu'elle les aura ; je voudrais bien voir !

— A ton aise... Mais permets-moi d'achever... De sorte que cette dame nous a expédié par la diligence l'enfant égarée ; pas plus malin que cela.

— Mais, depuis quand ?

— Il y a huit jours, ni plus ni moins.

— Et l'on a pu me laisser tout ce temps dans des angoisses mortelles ?

— Ah ! ça... tu perds la tête... Le jour même du retour de Nathalie, ta femme ne t'a-t-elle pas écrit une lettre ?

— Oui, c'est juste... oui, c'est vrai... je ne l'avais pas lue !

— Pas lue ?

— Tu viens de le dire : j'avais perdu la tête...

Il rompit alors le cachet de cette lettre si négligée, si méprisée, et la lut à voix-basse; elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Hier, deux heures après que les journaux de Paris m'eûrent apporté la nouvelle de la perte horrible à laquelle je n'aurais pas pu survivre, Nathalie, votre enfant adorée, ma fille chérie, m'a été rendue par un hasard inespéré, par un miracle de la bonté de Dieu.

« Je dois juger de votre douleur par la mienne qui a été affreuse; je juge aussi du bonheur que vous allez éprouver par celui que j'ai ressenti en revoyant cet ange que je croyais ravi à jamais à ma tendresse. Je me hâte donc de vous apprendre cette bonne nouvelle; cette nouvelle si heureuse, qu'il y a des instans, quand Nathalie n'est pas là, près de moi, que j'ai peine à croire à son retour, tant le sentiment du malheur de sa perte avait, profondément déjà, pénétré dans mon cœur. Mais non, je ne me trompe pas, c'est bien elle que je vois là; le ciel en soit béni! je la vois, je l'entends; elle vous prie d'accourir en toute hâte pour vous assurer que mon bonheur n'est point un rêve. »

A la lecture de cette lettre, Dubreuil ne put réprimer un mouvement secret de jalou-

sie. Sa femme avait embrassé Nathalie avant lui!

— Tu le vois, dit Liénard, nous t'attendions ; et comme tu n'arrivais pas assez vite, il a bien fallu que je vinsse te chercher.

— Tu es mon sauveur, toi, s'écria l'heureux père, se jetant dans les bras de son ami.

— Moi! je le veux bien, répliqua le petit homme avec une grimace causée autant par la suffocation que par l'attendrissement; mais la sensibilité n'avance à rien..... Partons! ta femme est très-inquiète de toi...

— Et ma fille m'attend!... Oui, partons!

Et le lendemain, à son tour, Dubreuil embrassait Nathalie.

PERE ET MARI.

VI

Tant d'émotions successives finirent par porter des coups funestes à la santé de Dubreuil. Il avait failli se tuer à force de douleur, pour avoir perdu sa fille ; il tomba malade de trop de joie, pour l'avoir retrouvée. En peu

de jours, la vie du négociant de la place Saint-Nicolas fut en danger.

Croyant toucher à sa fin, il manda Liénard près de son lit ; quand celui-ci fut arrivé, Dubreuil fit sortir tout le monde de sa chambre, recommanda à son ami de fermer la porte à clé, et le pria de s'asseoir tout près de lui ; car il voulait que nul autre ne pût entendre ce qu'il avait à lui dire dans ce moment où il n'était plus qu'à un pas des portes de l'éternité.

Liénard, surpris du ton solennel du malade, obéit.

Alors, Dubreuil lui apprit qu'il voulait faire son testament. L'ami se récria ; c'était, allait-il dire, une précaution inutile, quand Dubreuil lui imposa silence. Le màlade sentait la mort

approcher, et s'il consultait Liénard, son meilleur ami, ce n'était pas pour savoir s'il devait ou non faire son testament, car son parti était fermement arrêté sur ce point; ce qu'il réclamait de l'attachement éprouvé de Liénard, c'était un conseil sur le moyen qu'il pourrait employer pour priver sa femme de son droit de tutelle sur Nathalie, et de sa part d'héritage comme veuve : le père voulait donner toute sa fortune à sa fille. L'étonnement du petit homme fut au comble ; et cela se conçoit aisément ; ainsi que tout le monde, Liénard ignorait la mésintelligence des deux époux.

— Mais c'est la fièvre qui t'inspire cette mauvaise pensée, répliqua-t-il; ce ne peut être que la fièvre, car autrement, je ne comprendrais pas.

— Trève de paroles, interrompit brusquement Dubreuil. Es-tu mon ami, et veux-tu me donner le conseil que je te demande?

— Certainement, mon cher ami, répliqua l'autre avec embarras, et comme s'il cherchait quelque faux-fuyant. Je ne demanderais pas mieux, si je savais... mais je suis peu compétent dans ces sortes d'affaires; au surplus, il y a un un moyen tout simple pour en arriver où tu veux en venir : c'est de consulter un notaire, et je m'en charge; je te le promets...

— Surtout, ne me nommes pas! et le malade compléta tout bas sa pensée. Si j'en réchappe, dit-il en lui-même, je ne veux pas que ma fille soupçonne le dessein que j'avais formé; il serait trop cruel de la faire rougir devant moi, de sa mère.

L'ami Liénard partit, pour se rendre, soi-disant, chez le notaire.

— Quelle diable d'idée a-t-il eue là, se disait le petit homme en sortant de chez le malade, et d'où cette malheureuse idée peut-elle lui venir? Que s'est-il donc passé entre le mari et la femme? moi qui suis presque de la maison, je n'ai rien vu... Allons, Dubreuil a le délire, c'est sûr!... Et pas moyen de le contrarier! il se serait mis dans une belle colère, ma foi!... alors qui sait le malheur que nous aurions eu à déplorer... Il est déjà bien bas... il vaut mieux gagner du temps... Cette pauvre madame Dubreuil! si bonne, si douce, si aimable pour tout ce qui l'entoure... Je puis dire que c'est à moi qu'il doit de l'avoir épousée; et je le seconderais quand il prétend la dépouiller, l'ingrat! jamais! Cependant, le

malade avait tout son bon sens ; du moins, il m'a bien fait cet effet là... en ce cas, il faut bien qu'il ait une raison majeure pour vouloir déshériter une femme qu'il adorait... Je m'y perds... N'importe, il faudra que j'observe

A la suite de cette scène, qui lui avait rappelé des souvenirs douloureux, et pour laquelle la haine seule lui avait prêté des forces, le malade tomba dans un abattement profond, voisin de la léthargie ; on le crut perdu. Une nuit pourtant, Dubreuil se réveilla et vit sa fille, son ange, debout à son chevet, et qui lui présentait à boire.

Ayant fait un mouvement pour la contempler plus à l'aise, le moribond aperçut madame Dubreuil, assise, immobile, la tête appuyée sur le dossier d'un fauteuil : elle dormait.

— Tu ne dors pas, toi, pauvre enfant! dit-il en jetant sur sa femme un regard de dédaigneuse pitié et de colère.

— Sans doute, je ne dors pas; mais il n'y a rien d'extraordinaire à cela, répondit Nathalie à voix basse pour ne pas troubler le sommeil de sa mère; voici la quinzième nuit que maman passe là, sans vouloir prendre un instant de repos, tandis que moi, je ne viens que de me réveiller et de sortir de mon lit.

Dubreuil ne voulut pas comprendre le reproche involontairement exprimé par les paroles naïves de sa fille.

Cependant, soit que la potion qu'il venait de prendre eût déterminé une crise salutaire, soit aussi que la vue de Nathalie eût rappelé

dans le cœur du père un puissant désir de continuer à vivre, toujours est-il que Dubreuil ne tarda pas à entrer en pleine convalescence.

Liénard, ses autres amis, ses connaissances, vinrent alors complimenter le malade, et chacun lui vanta les soins de l'habile docteur qui l'avait sauvé; chacun lui parla de la patiente sollicitude de sa femme qui, compagne assidue de ses jours et de ses nuits de douleur, l'avait constamment veillé; mais à tous ces éloges, si bien mérités pourtant, Dubreuil répondait quelques mots en forme d'approbation, et regardait Nathalie avec une tendresse ineffable. S'il eût osé, il se fût écrié devant ses nombreux visiteurs :

— Non, ce n'est pas à l'habileté de mon médecin; non, ce ne sont pas les soins de ma

femme qui m'ont guéri ! c'est elle seule, c'est ma fille !

Mais, les amis éloignés, Dubreuil resta seul avec son enfant ; alors, il se dédommagea de cette longue contrainte, et l'attirant dans ses bras, et la pressant sur son cœur, il lui dit en la couvrant de baisers :

— C'est à toi que je dois la vie, rien qu'à toi !

Du reste, Liénard avait deviné juste : le convalescent était trop heureux pour songer de nouveau au testament qu'il avait voulu faire.

Nathalie grandit. En avançant en âge, elle tenait, et au-delà, toutes les promesses de son enfance ; chaque année ajoutait à ses grâces, à ses attraits. Tout Rouen la citait avec admi-

ration ; il est inutile d'ajouter que la joie et l'orgueil du père s'étaient accrus en même temps que la beauté de la fille.

Dans cette même année, où Nathalie venait d'atteindre ses quinze ans, il y eut un bal donné à la préfecture, en l'honneur de S. A. R. madame la Duchesse de Berry, qui visitait la capitale de la Normandie. Cette fête, pompeusement annoncée d'avance, excita toutes les coquetteries, toutes les rivalités, toutes les ambitions ; chacun mit sa gloire à se distinguer, les femmes surtout ! Ce fut entre elles une lutte, un assaut de préparatifs ruineux, de prodigalités incroyables ; pas une qui ne voulût éclipser les autres par la richesse et le bon goût de sa parure ; plus d'une aussi, laissée maîtresse d'elle-même, fit pour ce jour, pour cette nuit-là, une telle brèche au

budget de son ménage, qu'il fallut, afin de la réparer, que la famille vécut de privations et de gêne le reste de l'année. L'occasion de briller était belle pour Nathalie; Dubreuil ne la laissa point échapper. Non content de savoir que sa fille serait la plus jolie, il voulut, disons mieux, il exigea qu'elle s'y prît de manière à l'emporter encore sur ses compagnes, sur toutes les dames de la ville, par l'élégance et l'éclat de sa toilette.

— Songes-y, lui dit-il, je veux que l'on ne voie que toi, que l'on ne parle que de toi.

Et il lui donna carte blanche pour la dépense. La vanité entrait pour beaucoup dans l'amour paternel de Dubreuil. Cela est pénible à penser que, si Nathalie eût été laide, ou

seulement moins belle, il l'eût moins aimée peut-être ?

La jeune fille avait usé largement de la permission de dépenser autant d'argent que sa fantaisie, ses caprises, son bon goût l'exigeraient; car, vers le milieu de ce grand jour du bal, lorsque Nathalie appela sa mère passer en revue les emplettes étalées dans sa chambre, il se trouva que ces emplettes avaient été faites en double, comme si Dubreuil avait eu deux filles. La mère témoigna de sa surprise pour tant de frais inutiles, au moins de moitié. La charmante enfant se jeta alors au cou d'Albertine, et, l'œil rayonnant, lui montrant du doigt une des deux parures, elle lui dit de sa voix argentine, légèrement émue :

— Mais celle-ci est pour toi, maman !

— Pour moi? chèr ange ! A quoi bon? je n'irai pas à ce bal; tu sais bien que je suis souffrante; sans cela, ton père m'aurait dit comme à toi, depuis long-temps, de faire mes préparatifs.

Elle savait bien en effet, Nathalie, que Dubreuil n'avait point dit à sa femme de se préparer pour la fête; elle ne le savait que trop; car son instinct filial n'en était pas à comprendre combien sa pauvre mère était malheureuse.

— Eh bien ! raison de plus, maman; ce sera pour mon père une agréable surprise de te voir mieux portante et si bien parée ! Nous irons ensemble au bal ! et nous serons mises de même ! ce sera délicieux !

Madame Dubreuil répondit par un nouveau refus à ces engageantes paroles.

Mais après le dîner, l'heure de la toilette étant arrivée, Nathalie supplia tant et si bien Albertine, de sa voix douce et caressante, que celle-ci ne put lui refuser d'essayer la robe si élégante et faite exprès pour elle.

— Que je voie au moins si elle te va bien, lui dit la jeune fille.

Et, ce premier triomphe obtenu, la petite sournoise ne voulut plus que la robe fût quittée. Rieuse, mutine, ou bien, faisant la plus jolie moue du monde à la moindre résistance de sa mère, elle prenait les parures l'une après l'autre, les ajustait prestement elle-même, employant la force, plus souvent les caresses, pour en venir à ses fins. La pauvre mère se laissait faire, moitié cachant ses larmes, moitié souriant.

— Allons, maman, continuait Nathalie, voilà qui est presque fini ; à présent, ton beau collier de diamans et d'émeraudes, vite, vite! Oh! comme il te va bien! — Je suis sûre que mon père te trouvera charmante, et qu'il t'aimera comme autrefois, en te voyant ainsi.

Albertine ne put comprimer tout-à-fait le soupir d'incrédulité que ces derniers mots provoquèrent : Nathalie avait enfin deviné que Dubreuil n'aimait pas sa femme!

— Ah! vous venez aussi? Je vous croyais malade, dit Dubreuil à Albertine qui entra, toute parée dans le salon, et presqu'entraînée par Nathalie.

— J'ai eu bien de la peine à décider maman, répondit la jeune fille.

Puis, s'approchant de son père, elle ajouta à demi-voix :

— Je le veux. Allons, monsieur papa, ne me contrariez pas... j'aurais les yeux rouges, et l'on ne me trouverait plus jolie.

— Partons ! dit Dubreuil, forcé dans ses derniers retranchemens, par cette force de volonté de la tant aimée et toute gracieuse enfant.

Nathalie sauta de joie, au risque de froisser sa belle robe, et de déranger l'épi de diamans artistement fixé dans ses beaux cheveux noirs. Dubreuil lui prit le bras, confia sa femme à l'ami Liénard, puis l'on partit pour l'hôtel de la préfecture.

Le bal était magnifique. Après avoir placé les dames, Dubreuil et son ami se mêlèrent à la foule. Liénard s'agitait, s'adressait à tout le monde, regardait, critiquait, demandait des nouvelles; le petit homme était des plus bavards et singulièrement curieux. Quant à Dubreuil, il n'était pas venu pour admirer le bal, pas non plus, il faut le dire, pour voir la princesse, héroïne de la fête; il allait, entraînant son ami à sa suite, de groupe en groupe, liant conversation avec tout le monde, étrangers ou connaissances, amenant les uns et les autres à passer en revue les beautés Rouennaises, arrivant adroitement à sa fille, et savourant avec délice les éloges qu'il avait provoqués lui-même. Ailleurs, il ne faisait qu'écouter, et son amour-propre, son orgueil absorbait, comme pour s'en nourrir, chaque parole flatteuse adressée à sa Nathalie. Vers la

fin du bal, loin d'être rassasié d'entendre louer sa fille, il écoutait encore !

—N'est-il pas absurde, mon cher, disait un jeune officier à un gentilhomme venu à la suite de la princesse royale, n'est-il pas absurde, lui disait-il, en désignant du doigt les deux femmes mises à peu près de même, n'est-il pas révoltant même, de voir une petite marchande porter des diamans comme une duchesse; orgueil ou sottise, cela fait pitié, vraiment !

Ces mots vinrent frapper droit aux oreilles des deux amis. Dubreuil avait peine à se contenir; Liénard l'entraîna, en cherchant à l'apaiser.

— Il faut laisser tomber cela, disait-il ; c'est

un propos de fou ou d'envieux, qui ne mérite pas qu'on y fasse attention.

— Au fait, tu as raison, Liénard, répliqua Dubreuil qui parvint à se calmer un peu ; il serait ridicule à un mari d'avoir toujours l'épée à la main pour défendre la toilette de sa femme.

— Et bien plus encore à un père, quand il s'agit seulement de la robe ou de la coiffure de sa fille ; ce serait, ma foi, un joli motif de querelle et bien digne d'un grave négociant comme toi, ajouta Liénard, croyant prêter une nouvelle force à l'argument de son ami.

— Ah ! reprit Dubreuil avec une indifférence affectée, tu crois que c'est de ma fille que parlait ce fat d'officier ?

— Je fais mieux que de le croire, j'en suis sûr, appuya le petit homme triomphant.

En causant ainsi, ils se dirigeaient vers Albertine et sa fille. Le moment du départ était venu; mais, quand Liénard, après avoir pris le bras de la mère, se retourna pour prier son ami de hâter le pas, afin d'éviter la trop grande foule à la sortie du bal, Dubreuil n'était plus là.

Quelques instans après, un étrange tumulte se fit entendre dans un salon voisin; les curieux se précipitèrent de ce côté, et au milieu de paroles vivement échangées, on distingua le bruit d'un soufflet.

Quant à Liénard et à ses deux compagnes, ils attendirent, mais vainement, le retour de Dubreuil; comme ils ne l'aperçurent pas, ils

s'imaginèrent, et la supposition était vraisemblable, ils s'imaginèrent, disons-nous, que celui-ci les avait perdus pendant ce moment de trouble et de confusion, et ils prirent le parti de se retirer.

Le surlendemain, on lisait dans le *Journal de Rouen* :

« A la suite d'une querelle survenue au
« bal de la préfecture, entre un jeune officier
« et un riche négociant de notre ville,
« M. D***, une rencontre a eu lieu ce matin
« derrière le Champ-de-Mars. Après quatre
« balles échangées, les témoins ayant déclaré
« que l'honneur était satisfait, force a été de
« cesser le combat, malgré les vives récla-
« mations du négociant, qui demandait en-
« core à continuer la lutte. »

LE CRÉOLE.



VII

Un matin, assez long-temps après ce bal et ce duel, qui avaient mis la ville de Rouen en émoi, la famille Dubreuil se trouvait réunie dans la chambre de Nathalie.

Cette chambre, gentiment ornée, grâce à la

tendresse du père et au bon goût de la fille, charmant réduit aux rideaux blancs, à bordure bleu de ciel, au papier blanc mat semé de fleurs bleues, au petit lit tout blanc qui se dessinait dans l'ombre d'une alcôve, aux murs couverts de dessins, de vues, de paysages, de portraits qui révélaient une main déjà sûre et habile, aux meubles chargés de ces mille jolies riens, qui n'ont pas d'usage et qui ne sont là que pour récréer la vue; sanctuaire virginal où, jusqu'au parfum de fraîcheur et de paix que l'on y respirait, tout rappelait que là venait se parer, prier et reposer une jeune fille.

Cette chambre, disons-nous, servait de salle à manger du matin, sauf les cas assez rares où le nombre des invités obligeait la famille Dubreuil à descendre dans la salle à manger du

rez-de-chaussée. Ce fut une bouderie d'enfant, ou pour mieux dire, un calcul de l'amour filial, qui arrangea ainsi les choses. Voici à quelle occasion : le négociant et sa femme s'étant rencontrés un matin dans la chambre de leur fille, prirent ensuite l'habitude d'y venir déjeûner tous les jours.

Depuis sa muette séparation de cœur avec son mari, la santé d'Albertine était souvent chancelante, et quelquefois elle passait de si mauvaises nuits, elle se sentait si faible le matin, qu'elle ne pouvait, qu'avec beaucoup de peine, quitter sa chambre à l'heure voulue, pour prendre en famille le repas du matin. Jusque là, Dubreuil avait supporté, sans trop se plaindre, ce qu'il appelait, avec tant d'insensibilité, les caprices de madame; mais un jour que sa patience s'était lassée, comme

il ne vit pas Albertine descendre dans la salle à manger où il était, lui, en bonne disposition d'appétit, il voulut, à toute force, commencer à déjeûner sans attendre sa femme retenue chez elle, plus tard que de coutume, par une nouvelle indisposition de la veille. Nathalie, qui n'avait pas pu comprendre, mais qui ne voyait que trop bien l'éloignement de son père pour Albertine, Nathalie qui savait que c'était seulement à l'heure des repas que les époux pouvaient se trouver en présence, résolut de ne pas laisser se perdre ce dernier moyen de rapprochement. Pressée par Dubreuil, la jeune fille se mit à table, ce jour là, en silence, le cœur oppressé, les yeux gros de larmes qu'elle avait peine à retenir ; mais sa soumission ne put aller plus loin. En vain son père la supplia, lui ordonna même de prendre quelque chose. « Je n'ai pas faim, » telle fut son

unique, sa constante réponse. En vain, presque inquiet, son père lui demanda si elle était malade : « Non, dit-elle, » et elle resta immobile sur sa chaise; si bien que Dubreuil, irrité de cette obstination dont il croyait deviner le motif, et aussi peut-être poussé par le mécontentement secret qu'il éprouvait contre lui-même, se leva brusquement, et rejetant sa serviette avec colère, il dit :

— Puisqu'il en est ainsi, mademoiselle, puisque vous aimez mieux attendre votre mère que de me tenir compagnie, je vous préviens que, dorénavant, je déjeûnerai tous les matins au *café du Commerce*, avec mes amis; dès aujourd'hui, je commence.

Et laissant son déjeûner à moitié achevé, il sortit. Nathalie ne fit rien pour le retenir,

blessée qu'elle était, de son injustice et de sa dureté. Elle savait bien, d'ailleurs, que Dubreuil reviendrait:

Tout à coup, la tristesse, qui tout à l'heure rembrunissait les jolis traits de la jeune fille, disparut comme par enchantement; un éclair de joie brilla dans ses yeux naguère humides de pleurs mal contenues, et un sourire vint voltiger sur ses lèvres: c'est qu'une pensée toute charmante, un projet éclos dans son amour filial avait subitement ranimé son espérance.

Sans perdre de temps, Nathalie prit bravement une grande résolution. Par ses ordres, et sur-le-champ, le couvert fut dressé dans sa chambre, où elle alla déjeûner tête-à-tête avec sa mère, et lorsque celle-ci lui

demanda pourquoi Dubreuil n'était pas monté avec elle, la pieuse fille, pour ne pas envenimer les blessures du ménage, se garda bien de parler de ce qui s'était passé; elle répondit seulement qu'une affaire importante et qui ne souffrait aucun retard, avait contraint son père à sortir; et, de plus, lorsque madame Dubreuil s'informa pourquoi elles déjeûnaient là plutôt qu'en bas, Nathalie répliqua :

— Cela vaut mieux pour toi, maman, qui es malade ; aussi jusqu'à la fin de ton indisposition, c'est chez moi que nous déjeûnerons.

— Il en sera ce que tu voudras, mon enfant, dit Albertine.

Mais avant même qu'elle fût rétablie de

son indisposition, madame Dubreuil dut s'apercevoir que son mari la fuyait; car le soir même de ce premier jour, Nathalie prenant son père à part, et lui ayant dit:

— Eh bien! iras-tu demain au *café du Commerce*?

— Oui, répondit-il avec une sorte de colère, tant il était jaloux des attentions de la fille pour sa mère, attentions qu'il ne craignait pas de traiter intérieurement d'ingratitude envers sa tendresse, et de révolte contre son autorité paternelle. Il fallut bien, le lendemain, que la pauvre enfant fît mettre une seconde fois dans sa chambre le couvert du déjeûner.

Cependant, Dubreuil, qui ne voulait pas de gaîté de cœur se priver, durant ses heures

de liberté, du plaisir de voir sa fille, finit par se dire avec juste raison, que, bien qu'Albertine fût là, dans cette chambre, ce n'était pas un motif pour que, lui, il n'y fût pas tout aussi bien qu'elle; et, dès le surlendemain, il chercha un prétexte pour déjeûner chez lui, mais toutefois sans compromettre sa dignité. Par bonheur, ce jour-là, il fit un temps épouvantable.

Dubreuil, cette fois, monta comme machinalement à la chambre de sa fille, un peu avant l'heure du déjeûner; et ce premier pas fait, il alla, il vint, s'asseyant, se levant, jurant contre la pluie qui tombait à flots, ce qui l'empêchait de sortir. Le pauvre jaloux ne tenait pas en place, et laissait deviner à l'œil le moins clairvoyant, et l'impatience qui l'agitait et le désir qu'il ne pouvait vaincre. Il eût donné beaucoup pour que Nathalie se fût décidée à

lui dire : « Assieds-toi là ! » Et ce mot, elle ne le prononça pas, jouissant, la malicieuse, d'un embarras qu'elle se plaisait à prolonger en manière de punition. Dubreuil se donnait au diable ; et tout en continuant à maudire le mauvais temps, il se hasarda à approcher timidement une chaise de la petite table sur laquelle on avait servi le déjeûner des deux femmes. C'est ce que semblait attendre l'aimable jeune fille, heureuse que son projet eût réussi et si bien, et si vite. Elle s'empressa alors, mais en silence et comme si ç'eût été chose convenue et habituelle, de mettre un troisième couvert. Le repas du matin se continua, sans qu'un seul mot eût rappelé l'absence de la veille et celle des jours précédens.

Ainsi rapatrié avec le tête-à-tête à trois du ménage, Dubreuil ne parla plus, à compter de

ce jour, d'aller retrouver ses amis au café du Commerce ; et de cette réunion accidentelle, amenée par la ruse d'une tendre fille, naquit une habitude de tous les jours, habitude douce et pleine de charmes, à laquelle, pour rien au monde, le père enchanté ne se serait décidé à renoncer. Là, il se trouvait beaucoup mieux que chez lui, il était chez sa Nathalie, chez son enfant; on eût dit aussi que, dans cette chambre de jeune fille, le caractère du négociant subissait un changement total, ou, pour parler plus vrai, qu'il se faisait aimable et bon, afin de n'être pas trop déplacé dans l'atmosphère de bonté qui y régnait ; privilège de la localité, influence remarquable, surtout quand Dubreuil adressait la parole à sa femme; car, même alors, il semblait avoir bien moins d'efforts à faire pour adoucir sa mauvaise humeur. Là, en effet, le méchant époux disparaissait devant le bon père.

Et puis d'ailleurs, un jour, qu'emporté par le naturel, il avait lancé à Albertine un mot grondeur, et qui allait donner carrière à ses accès de brusquerie, l'ange de paix, Nathalie ne l'avait-elle pas arrêté tout court, en lui disant avec sa grâce enfantine :

— Vous oubliez, monsieur papa, que vous êtes chez une demoiselle ! Puis, lui sautant au cou, elle lui avait fermé la bouche de sa petite main rose et potelée. Dubreuil n'avait pu retenir un sourire, et le nuage s'était dissipé pour ne plus revenir.

On aurait pu le prédire : Si jamais le mari soupçonneux doit reconnaître son injustice, si la femme outragée peut oublier la blessure douloureuse faite à son amour et à sa dignité d'épouse, si la paix doit se conclure entre eux, c'est

dans cette chambre favorisée, c'est sous les auspices de Nathalie que le traité sera signé.

Tous trois à divers titres, disons mieux, par le même motif de tendresse, par le même désir de concorde, au moins apparente, trouvaient leur compte à cette douce habitude de réunion. Cependant, il y fallut bientôt renoncer, et cela, parce qu'un jour, au lieu de trois convives, il y en eut cinq autour de la petite table.

Quels étaient ces deux nouveaux venus, et comment leur fit-on place dans le sanctuaire? c'est ce que nous nous apprêtions à raconter, il y a long-temps déjà, lorsque force nous a été, pour l'intelligence du récit, de revenir brusquement sur nos pas. Fermons ici l'immense parenthèse, et reprenons, pour le

suivre désormais où il voudra nous emporter, le cours des événemens.

Un matin donc, que le père, la mère et la fille entouraient la petite table à l'heure accoutumée du déjeûner, une voix bien connue demanda à travers la serrure :

— Peut-on entrer ?

— Parbleu ! c'est l'ami Liénard ! s'écria Dubreuil ; tourne la clé, nous sommes toujours visibles pour toi.

— C'est que je ne suis pas seul, objecta la même voix glissant par la serrure.

— Et quand vous seriez dix, répondit le négociant, il n'y a pas d'indiscrétion... Entrez..

Mais Nathalie s'était déjà élancée, et ce fut elle qui ouvrit la porte. Liénard parut l'œil sémillant, la face rubiconde, tenant par la main un jeune homme.

— Ah ça! dit-il, je vois avec plaisir que je m'étais trompé; car, ne vous trouvant pas en bas, j'ai eu peur un instant que l'un de vous ne fût malade; aussi, pourquoi diable vous réfugier ici? Ah! je devine: un caprice de cet aimable petit lutin...

Et comme Nathalie baissait les yeux en rougissant, honteuse de s'entendre donner ce nom de lutin devant un étranger:

— Allons, il n'y a pas de mal, continua le petit homme.. Mais pardon! j'oubliais... excusez-moi... mes chers amis; je vous présente

M. Lucien de Roncy, un jeune créole, tout frais, arrivé de la Martinique, charmant garçon, comme vous voyez, qui m'a été chaudement recommandé par des amis que j'ai là bas, et qui connaissent beaucoup l'un de ses oncles; monsieur est tombé chez moi ce matin, juste au moment où je me disposais à venir vous faire une petite visite ; ma foi, je me suis dit: une personne de plus chez l'ami Dubreuil, cela ne comptera pas, et je vous amène sans façon mon nouvel ami.

— Soyez le bien-venu, monsieur, dit le négociant au jeune créole qui, avec une aisance parfaite, voulut poliment s'excuser de son indiscrétion involontaire, et de l'embarras que sa présence pouvait causer à la famille.

— A quoi bon tant de phrases? interrom-

pit Liénard ; présenté par moi, vous êtes déjà de la maison..... N'est-ce pas, Dubreuil?.... Allons, mettez-vous à votre aise... et déjeûnons, car j'étais si pressé d'arriver ici, que nous n'avons encore rien pris ce matin.

Nathalie sonna ; un domestique accourut.

— Vite, François, vite, mon garçon, ordonna Liénard ; recommande à la cuisine qu'on ne fasse pas trop attendre notre appétit de voyageurs... Mais auparavant, va-t-en dans ma chambre, et apporte-moi ma douillette du matin et mes pantoufles. C'est une habitude ; je ne déjeûne bien que quand j'ai les pieds chauds et les mouvemens libres.... Après le repas, tu me feras du feu chez moi, et j'irai reprendre possession de cet appartement que je regrette toujours dès que je n'y

suis plus, et que je me hâte de revenir occuper le plus tôt que je peux.

François obéit.

A ce ton de propriétaire, à ce sans-façon de manières et de langage, à ces ordres enfin donnés comme par le véritable maître de la maison, la famille Dubreuil ne répondit que par un sourire d'assentiment. La douillette fut apportée, Nathalie s'empressa d'aider le vieil ami à s'en revêtir; Albertine descendit pour hâter les apprêts du déjeûner, et le négociant lui-même glissa dans la main de François la clé de certain cadenas, et dans l'oreille du valet, le nom de certain vin favori de Liénard. Le nouveau venu seul resta stupéfait d'étonnement; le laisser-aller de son introducteur lui paraissait tellement étrange, telle-

ment en dehors de tous les usages reçus, de toutes les convenances même, qu'il ne put s'empêcher de témoigner hautement sa surprise.

— En vérité, monsieur Liénard, dit-il, savez-vous que vous êtes bien heureux d'avoir ainsi une maison toujours ouverte, toujours prête à vous recevoir? Vous avez résolu un problème difficile : quand si peu de gens sont maîtres chez eux, vous avez trouvé le moyen d'être le maître chez les autres.

— Une maison! répliqua le petit homme avec une candide naïveté, une maison! Vous n'y êtes pas, vraiment! j'en ai comme celle-ci une douzaine, à peu près; mais il faut que j'en convienne, c'est celle de l'ami Dubreuil que je préfère; nulle part je ne suis aussi bien

qu'ici : point de gêne, point de cérémonie; vous en jugerez par vous-même. Ah! vous ne connaissez pas Dubreuil : ses amis sont chez lui absolument comme chez eux.

— Vous ne connaissez pas Liénard, dit Dubreuil à son tour; il est comme chez lui, chez tous ses amis.

— Pardieu! le moyen de faire autrement?.. Mais, voici le déjeûner, à table, jeune homme, et imitez-moi. Je disais donc, continua-t-il tout en goûtant les sauces et en dégustant le vin de son ami Dubreuil, je disais, le moyen de faire autrement? je le voudrais, que je ne le pourrais pas; si mes amis trouvent ma présence incommode, tant pis pour eux; pourquoi me forcent-ils à sortir de chez moi, à aller les voir? Quand on est, comme je suis,

garçon et sans proches parens, il faut bien se composer une famille; et, une fois la famille créée, il faut bien entretenir avec elle de bonnes relations; que diable! Je connais mes devoirs, moi, et je ne sais pas ce que c'est que de négliger ma parenté; je ne suis pas un ours non plus, Dieu merci, et rien au monde ne peut me contraindre à m'ensevelir dans ma tanière... Jolie tanière, pourtant, je m'en vante, que ma petite maison du faubourg Beauvoisine... Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner, monsieur de Roncy; ce sera pour une autre fois : mais voyez-vous, si jolie qu'elle soit, je m'y ennuierais à mourir s'il me fallait l'habiter long-temps : personne ne veut se donner la peine de venir l'admirer. Si petite qu'elle soit, je la trouve trop grande encore : j'y suis seul; mon jardin est charmant : des fleurs, des fruits, en veux-tu, en

voilà ; mais qu'est-ce que cela me fait ? je n'ai personne à qui offrir les unes, et je n'aime pas les autres. J'ai une cave admirablement bien garnie : j'y ai mis assez de soins, de temps et d'argent ; mais à quoi cela me sert-il ? est-ce que je peux boire tout mon vin ? Sans compter mon petit bois qui fourmille de lapins ; ceux-là j'en mangerais volontiers ; mais, en bonne conscience, regardez-moi, est-ce que je peux m'amuser à courir après ? Sans compter aussi que j'ai des rentes plus qu'il ne m'en faut, que mes capitaux me rapportent ! Tenez, mon jeune ami, demandez à Dubreuil qui les fait valoir, il en sait quelque chose ; mais il m'est impossible de dépenser tout à moi seul... J'ai toujours quelques bonnes piles de napoléons au service d'un ami dans la gêne....... Mais, croiriez-vous que jamais pas un n'a besoin de moi ?.. que jamais aucun ne m'a donné

la satisfaction de le voir malheureux? Ces gens là me narguent; ils n'ont tant de bonheur que pour me faire enrager; que le diable les.....

Je ne dirai pas le mot, reprit-il, après s'être arrêté tout court en voyant le doigt de Nathalie levé en signe de menace; non, mon petit lutin, je ne le dirai pas... Mais, morbleu! je n'en pense pas moins... tous mes amis sont des égoïstes! Toi tout le premier, Dubreuil... tu as beau vouloir m'apaiser du regard et du geste, va... D'abord, je ne me fâche pas; pas si bête... la colère troublerait ma digestion. Donc, mon jeune ami, continua-t-il en s'adressant à Lucien, voyez si j'ai tort, et si je ne suis pas à plaindre. J'aime la société, moi, le bruit des affaires, la discussion, les cancans.

— Oh! oui, appuya malicieusement la jeune fille.

— Pourquoi le nierais-je? péché avoué, d'ailleurs, est plus qu'à moitié pardonné. Ma foi, oui, j'aime les cancans; cela me fait rire, et le rire me fait vivre; je mourrais si je n'avais à m'occuper que de moi : j'aime à me mêler de tout, et de mariage donc; oh! les mariages, c'est mon fort... Et son regard complétant sa pensée, semblait dire à Nathalie : Patience, mon enfant, je m'occupe du vôtre.

— Cependant, objecta le créole qui prenait plaisir au développement de ce caractère, mélange singulier de bonhomie et de personnalité; cependant, si je me rappelle bien vos propres paroles, vous êtes resté garçon.

— Moi! c'est bien différent... j'aime trop

à faire à ma volonté, j'aime trop et par-dessus tout, mon indépendance, ma liberté... et cela me ramène droit à ce que j'avais l'honneur de vous dire : mes amis restent chez eux et m'abandonnent; moi, je ne veux pas rester chez moi, et je vais chez eux. Je me suis dit : Je continuerai à les voir, et je les vois. C'est que quand je me suis, moi Liénard, mis quelque chose dans la tête, on ne me l'ôte pas facilement. Je sais bien que j'en souffre un peu; je n'ai pas toujours toutes mes aises; on ne dîne pas partout à la même heure; il faut quelquefois, sous peine de passer pour impoli, que j'aille, quand il me serait agréable de demeurer; que je demeure, quand je ne demanderais pas mieux que d'aller me promener... Mais malgré tout, je garde mon indépendance; je suis libre comme l'air; car si tout cela me déplaisait, je ne m'y

soumettrais pas, vous le concevez bien; et ainsi j'atteins mon but principal : vivre avec mes amis qui n'ont pas l'obligeance de venir vivre avec moi. Ils ont cru me vexer, je me venge. Eh bien! morbleu! s'ils ne sont pas contens de me recevoir, qu'ils viennent chez moi traiter de leurs affaires, s'amuser, décider les mariages, rire, boire, et médire un peu; alors je consens à ne plus aller chez personne, je ferai même construire une aile de plus à mon petit hôtel, j'augmenterai mes plantations : je tiendrai ma cave dans un état continuellement respectable; les brèches n'y paraîtront pas; j'aurai une voiture, des chevaux; je joindrai des lièvres aux lapins de mon petit bois; je ferai, nous ferons tous honneur à mes revenus; mais tant que ceux que j'aime s'obstineront à rester chez eux, je me verrai bien forcé de ne pas loger chez moi, d'aller

de maison en maison dépenser mon année; c'est cruel, mais je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai jamais rencontré un obstacle à ma volonté, à mes désirs d'indépendance. Dubreuil, cette année, c'est par toi que je commence, et je te donne un mois; oh! mais rien qu'un mois... Que veux-tu? je ne suis pas un égoïste, moi... et je me dois à tous mes amis... Mais sois tranquille, je reviendrai de temps en temps; tu es le préféré, toi... Allons, encore un doigt de vin, je me sens altéré.....

— Voilà ce que c'est que de trop parler, dit Nathalie qui s'empressa de le servir; vous vous serez fait mal, mon bon ami....

— Chère enfant! s'écria Liénard, chère bonne petite, qui prend intérêt à ma santé, et qui m'appelle toujours son bon ami, quoi-

qu'elle soit déjà une grande demoiselle!

La jeune fille n'avait pas besoin de ce compliment pour rougir. Pendant l'interminable bavardage du bon ami, elle avait à plusieurs reprises jeté à la dérobée un regard sur l'étranger, et celui-ci, juste au moment où Liénard finissait de parler, venait de la surprendre en flagrant délit de curiosité.

— Mais ce ne sera rien, ajouta Liénard, qui n'avait mis d'intervalle entre ses paroles que pour humer lentement et avec la conscience d'un fin gourmet, jusqu'à la dernière goutte d'un vin capiteux; d'ailleurs, ne me devais-je pas à moi-même d'apprendre à mon jeune protégé pour quelle raison je l'ai amené ici au lieu de le recevoir chez moi?

— C'est juste, reprit Dubreuil, et je me félicite d'avoir été choisi de préférence à tout autre pour donner à monsieur une bonne et franche hospitalité.

Puis, s'adressant directement au jeune homme, il poursuivit :

— Me permettez-vous, monsieur, de vous demander quel est le but de votre voyage? Ma question peut vous paraître indiscrète, mais elle n'est dictée cependant que par le désir de savoir en quoi je pourrais vous être utile.

Lucien allait répondre, quoiqu'avec un peu d'embarras, mais Liénard ressaisissant l'occasion de parler, le prévint.

— M. de Roncy, dit-il, m'a confié ce matin qu'il s'ennuyait à la Martinique, et qu'il n'était venu en France que pour voir du nouveau et se distraire.

Le créole appuya par un geste confirmatif les paroles de Liénard.

— En ce cas, ce sera avec plaisir que je vous ferai, autant qu'il dépendra de moi, les honneurs de notre ville ; acceptez donc ici, monsieur, ce que Liénard vous a offert avant moi, et comme si j'avais parlé moi-même : amitié, bon gîte et liberté entière... Allons, Nathalie, remplis tes devoirs de maîtresse de maison ; cours donner des ordres pour que l'on prépare à notre nouvel hôte le petit pavillon de la terrasse... Je vous loge un peu loin de nous, continua Dubreuil en s'adressant de nou-

veau au jeune étranger; mais vous n'en serez que plus libre d'aller et de venir comme il vous conviendra de le faire... D'ailleurs, bien que séparés par la distance du jardin, nous ne nous en verrons pas moins souvent pour cela, et nous resterons d'autant meilleurs voisins, que nous ne craindrons de nous gêner ni l'un ni l'autre.

Sans doute, l'examen furtif auquel la jeune fille avait soumis M. Lucien, avait été favorable à ce dernier, car ce fut avec l'empressement le plus vif qu'elle sortit pour obéir aux ordres de son père.

C'est ainsi que le créole fut installé dans la maison. Peut-être le négociant eût-il montré plus de réserve envers l'étranger, présenté par l'ami Liénard, si Albertine n'eût pas été

là, mais il avait vu celle-ci faire un mouvement comme pour hasarder une observation sur la convenance de cet accueil empressé, qui touchait de si près à l'imprudence; c'en fût assez pour que Dubreuil persistât dans la résolution de retenir chez lui M. de Roncy. Sa femme trouvait cela mal, donc c'était bien. Raisonnement faux, supposition ridicule et peut-être dangereuse, mais qu'en toute circonstance il se hâtait de formuler ainsi, et de suivre à la lettre depuis sa rupture avec Albertine. L'épouse ne prit pas garde à cette nouvelle marque d'un mépris que l'habitude lui rendait presqu'indifférent; la mère seule eut à souffrir, car si elle avait voulu présenter une objection, afin de combattre le projet de son mari, ce n'était pas pour elle-même : ce n'était que pour sa fille.

Au reste, il faut le dire, rien dans les manières, dans le langage de Lucien, qui ne justifiât pleinement la réception flatteuse qui lui était faite. Lucien avait, pour plaider en sa faveur, outre sa jeunesse, une physionomie intéressante, une politesse exquise, ce je ne sais quoi enfin qui prévient et qui attire, que l'on sent et qui échappe à la définition; peu parleur peut-être, quoiqu'il eût pu parler fort bien sur tous les sujets, car son instruction était aussi variée que profonde; peu parleur, mais non pas absolument silencieux par dédain ou par apathie; si l'on pouvait remarquer dans ses discours, dans ses habitudes d'être, quelque chose de grave et de sérieux, du moins cette gravité n'avait rien de glaçant; elle était, au contraire, un charme de plus, une douce tristesse sur un jeune visage. Ajoutons à cela que, comme Lucien avait beaucoup voyagé

déjà, et que son esprit était nourri de bonnes et solides lectures, on prenait un singulier plaisir à l'écouter parler ; quand, par hasard, entraîné par une conversation qui lui plaisait, ou par la puissance de ses souvenirs, il se livrait tout entier, c'est qu'alors il causait bien plus avec son cœur qu'avec son esprit. Toutes ces qualités, produit de l'éducation, tous ces dons de la nature, que possédait le nouvel hôte de Dubreuil, ne tardèrent pas à être appréciés autant qu'ils le méritaient ; et l'on finit par s'accoutumer si bien, et en peu de temps, à le voir de la famille, qu'on ne remarquait plus que son absence, lorsque accompagné de Liénard, il faisait des excursions de quelques jours dans les environs de Rouen.

GUILLAUME GIROUX.

VIII

C'était donc une existence calme et charmante que l'on menait dans la maison du négociant, et cela, grâce à l'impatronisation du jeune étranger : existence mêlée de travaux faciles, de promenades, de visites dans le monde, pendant le jour ; puis, le soir, de la musique

ou de douces causeries au coin du feu; jamais Dubreuil n'avait trouvé les soirées si courtes et si agréables, même malgré la présence de sa femme. Quant à celle-ci, qui d'abord avait vu avec une sorte de répugnance l'admission de M. de Roncy dans l'intérieur de son ménage, elle fit bientôt comme les autres : elle aima Lucien, et, sa tendresse maternelle une fois tranquillisée, elle bénit le créole du bien que sa présence lui faisait : elle lui devait, sinon la paix, du moins une trève à ses souffrances; grâce à Lucien, son mari oubliait de la tyranniser.

Cet état de choses durait depuis six mois, et par conséquent il y en avait cinq que Liénard, fidèle à son système d'amitié et d'indépendance, était parti pour aller visiter d'autres amis, quand un jour, Dubreuil, qui avait

été appelé à faire partie du jury, pour la présente session des assises, rentra long-temps après l'heure habituelle du dîner; il paraissait triste, et sous le joug d'une préoccupation dont il ne pouvait s'affranchir.

Le repas achevé à la hâte et en silence, on se rendit au salon, et l'on s'assit autour de la cheminée. Dubreuil était encore obsédé par la même pensée soucieuse qui le poursuivait toujours.

— Je gagerais, dit Nathalie d'une voix caressante, que c'est ce vilain tribunal qui cause ta tristesse.

— C'est vrai, répliqua-t-il en se passant la main sur le front; j'ai vu aujourd'hui un spec-

tacle, j'ai entendu des paroles que je n'oublierai de ma vie.

— Ah ! dis-nous cela !

— Tu le veux, mon enfant?

— Et moi, monsieur, ajouta Lucien, je vous en prie, si ma prière peut être de quelque poids après le désir exprimé par mademoiselle Nathalie.

Albertine fut la seule qui ne dit rien ; elle n'avait le droit, elle, ni de vouloir ni de demander.

— Ecoutez-moi donc, commença le négociant, et surtout écoutez-moi bien attentivement, car l'affaire en vaut la peine. Ne vous

attendez pas, cependant, à un de ces drames de cours d'assises, immenses et compliqués, dont les détails monstrueux viennent se grouper autour d'un fait principal, pour exciter la curiosité et captiver l'intérêt; ici, il n'y a qu'un accusé, qu'un fait tout simple, tout naturel, avoué par le prévenu, et c'est cette simplicité même qui grandit ici la terreur, qui remue plus profondément l'âme, et lui inspire un double sentiment d'horreur et de pitié.

Après cet exorde, qui ne laissa pas que de bien préparer l'esprit de son auditoire, Dubreuil continua :

« Tout le monde, à Rouen, connaît Guillaume Giroux, le riche fermier de Salmonville; tout le monde connaît le crime qu'il a voulu commettre; c'est de lui qu'il s'agit: sa

fille, la fille du maître, aimait un valet de la ferme, et bientôt le déshonneur de la malheureuse enfant fut complet, avéré... »

A ces mots, par un sentiment de pudeur blessée, en même temps sans doute que pour chercher un appui contre l'émotion promise par le ton solennel du narrateur, Nathalie se serra contre sa mère, qui, de son côté, ouvrait déjà la bouche pour faire observer ce qu'un pareil récit avait de peu convenable devant une jeune fille; mais, comprenant que ses observations seraient ou mal reçues ou au moins inutiles, elle se résigna au silence.

« A la découverte de la faute de son enfant, continua Dubreuil, le père, justement irrité, n'écouta que sa colère, il saisit un bâton noueux, et rugissant, à moitié fou, il en frappa

la coupable, qui tomba sous la violence du coup, le crâne fendu, baignée dans son sang. Alors, le père, celui que l'acte d'accusation ne craint pas de flétrir du titre de meurtrier, comme s'il s'agissait d'une action vraiment criminelle, et non pas de l'effet d'une indignation bien naturelle, bien pardonnable, même dans ses plus grands excès, le père, disais-je, Guillaume Giroux, revint à lui quand il eut accompli ce qu'à bon droit il nomme un acte de justice; il jeta alors un regard sur la malheureuse étendue sans mouvement à ses pieds, et, s'imaginant qu'il l'avait tuée, l'œil sec pourtant, et les traits contractés encore par un reste de colère, mais n'exprimant ni regret ni douleur, il alla se constituer prisonnier.

« Hier, cet homme a paru devant nous, après deux mois de captivité, calme comme

le premier jour, sombre et triste, mais d'une tristesse grave, sévère et pleine d'énergie; on voyait bien que ce qui la causait, cette tristesse, c'était non pas la conscience de sa position, non pas la peur d'une condamnation et d'une mort infâme, mais le sentiment de son outrage toujours présent, toujours vivant. Je vous le jure, à l'aspect de ce grand et rude vieillard, qui ne comptait qu'une tache sur sa vie, qui ne courbait la tête que sous le poids d'une faute, et d'une faute qui n'était pas la sienne, à la vue de ce vénérable accusé, enfin, qui attendait sans inquiétude comme sans effroi, le jugement qui pouvait donner l'échafaud pour terme à sa longue carrière pleine d'honneur et de probité, oui, je vous le jure, vous n'eussiez pas échappé à l'émotion mêlée de respect involontaire dont je fus saisi.

« La tâche des témoins était facile ; Guillaume avait tout avoué, tout expliqué en termes clairs et précis, avec une assurance pleine de dignité, également éloignée de l'effronterie et de la lâcheté ; seulement, il paraissait éprouver un pénible embarras, lorsque, pour obéir aux ordres du président, il était forcé de se tourner vers le banc des témoins, car il y avait là quelqu'un qu'il eût voulu ne pas voir ; aussi, ne portait-il sur ce banc qu'un regard rapide, puis il rentrait dans son calme imposant. Ce quelqu'un, dont la vue lui faisait tant de mal, vous devinez que c'était sa fille ; oui, sa fille, qui, guérie de son épouvantable blessure, assistait aux débats, la rougeur au visage, la torture dans l'âme.

« Aujourd'hui, il ne restait plus qu'elle à entendre. A l'appel de son nom, elle se leva

chancelante et soutenue par ses voisins ; le président l'encouragea, fit apporter une chaise dans l'enceinte du tribunal, et prit soin de lui rappeler que, fille de l'accusé, elle ne serait point soumise au serment. A l'audition du nom de Fanchette, c'est celui de la coupable, ajouta Dubreuil.

— De la coupable? répéta Lucien.

—Non, du témoin. veux-je dire, reprit Dubreuil; à l'audition de ce nom, le père laissa tomber sa tête dans ses mains, pour ne pas la voir. Après un pas, l'infortunée s'arrêta comme si elle ne pouvait aller plus loin; puis, s'armant de courage, elle s'avança. Il fallait voir cette fille, brisée par la douleur, avec sa cicatrice au front, venant apporter à la barre du tribunal, la preuve éloquente et visible de la san-

glante justice de son père. Cela serrait le cœur ; il y avait dans ce rapprochement de la victime et du meurtrier quelque chose de sublime qui faisait frémir... « Parlez maintenant, » dit le magistrat. Elle fit un faible signe de tête comme pour répondre : — Attendez que je reprenne courage, tout à l'heure je vais obéir. — En effet, Fanchette parut se résigner à parler ; mais arrivée auprès de la chaise qu'on avait préparée pour elle, Fanchette se tourna vers son père....

— C'est au tribunal que vous devez vous adresser, dit le président. Mais elle, sourde à ces paroles, à ces ordres plusieurs fois répétés, écoutant une voix plus puissante, courut à son père, et tomba aux pieds du vieillard, criant au milieu de ses sanglots : « Pardonnez-moi, mon père, pardonnez-moi ! »

« Et spectateurs et jurés, tous étaient attendris, et les juges eux-mêmes, quoique plus accoutumés que tous les autres à des scènes semblables, ne pouvaient commander à leur émotion ; mais lui, le père, il était resté immobile, dans son inflexible posture : on comprenait qu'il n'avait pas pardonné.

— Oh ! cela se peut-il bien ! s'écrièrent en même temps madame Dubreuil et le jeune créole. Nathalie, en proie à une émotion extraordinaire, ne put que joindre les mains et murmurer : — Pauvre ! pauvre Fanchette !

— Eh mais oui ; ce que je vous dis est vrai, poursuivit le négociant, Guillaume Giroux n'avait point pardonné; mais je n'ai pas fini. Après la déposition de la malheureuse fille, déposition maintefois interrompue, je n'ai guère besoin de vous le dire, par ses larmes et ses san-

glots convulsifs, après le réquisitoire du ministère public, qui conclut à l'application de la peine la plus sévère, car il y avait préméditation, apparence de guet-à-pens dans le soi-disant crime du fermier, après la chaleureuse réplique du défenseur de Guillaume, celui-ci demanda à ajouter quelques mots, et cette permission lui étant accordée, il prit la parole au milieu du plus profond silence :

« Messieurs, nous dit-il alors, je ne suis
« qu'un pauvre paysan, et je ne vous re-
« tiendrais pas ici plus long-temps, si je ne
« savais que la parole qui dit la vérité finit
« toujours par être comprise par les honnêtes
« gens. On a prétendu, et vous l'avez entendu
« hier de la bouche d'un des témoins, on a
« prétendu, disais-je, que c'est par orgueil,
« par fierté, par avarice que je me suis révolté

« contre la passion criminelle de cette en-
« fant, et que je l'ai ainsi punie. Le père
« Guillaume Giroux était trop riche, trop
« vaniteux, pour consentir au mariage de sa
« fille avec un valet de ferme, voilà ce qu'on
« a dit, et à cela je réponds que ce n'est pas
« vrai! Je le jure devant Dieu; j'ai frappé
« ma fille parce qu'elle était coupable, parce
« qu'elle avait sali mon nom et flétri ma
« vie, parce que je l'aimais surtout, la misé-
« rable fille, et parce qu'elle m'avait trompé.
« Je l'ai frappée et je ne me repens que de la
« faiblesse de mon bras; car j'aurais voulu la
« tuer. Oui, messieurs, ajouta le fermier,
« j'ai voulu la tuer, eh! n'est-ce pas bien natu-
« rel? Je me sentais déshonoré, et le déshon-
« neur, qui nous vient d'un enfant que nous
« aimons plus que tout au monde, est de ces
« choses que l'on ne peut pas supporter.

« La loi condamne cela, c'est possible, mais
« ceux d'entre vous qui sont pères doivent
« me comprendre ! »

— Je l'avoue, poursuivit Dubreuil, ces simples paroles, plus éloquentes à mon avis que tout le plaidoyer de l'habile avocat que nous venions d'entendre, produisirent sur moi une impression que rien ne put détruire, pas même l'évidence du fait reproché à l'accusé. Malgré cette évidence, malgré l'action avouée, je ne me crus pas le droit de condamner le père, tout en improuvant l'homme qui s'était fait justice lui-même; chef du jury, je combattis énergiquement, dans la salle de nos délibérations, ceux de mes collègues qui penchaient pour le châtiment du coupable, et enfin, nous rentrâmes au tribunal avec un verdict d'acquittement.

« Mais comprenez-vous l'effet que dut produire Guillaume Giroux sur l'auditoire, lorsque, loin de nous remercier, loin de paraître joyeux de se voir renvoyé absous, il se leva de toute sa hauteur, et que, secouant sa chevelure blanche, donnant à sa tête vraiment belle à ce moment là, une expression tout à la fois énergique et douloureuse, en même temps qu'il nous montrait de sa main tremblante la fille coupable, comprenez-vous, dis-je, la terreur qui envahit tous les cœurs, lorsque, d'une voix émue d'abord, et qui à la fin retentit majestueuse et foudroyante, il nous dit :

« Vous auriez mieux fait de me condam-
« ner, messieurs, car cette malheureuse que
« vous voyez là, je vous le jure devant Dieu,
« je la tuerai ! »

— Ah ! c'est horrible ! s'écria Albertine.

— Epouvantable ! dit Lucien.

Quant à Nathalie, elle murmura un mot que l'on n'entendit pas.

— Eh bien ! non, dit Dubreuil, ce ne sont pas les paroles de Guillaume qui sont horribles, épouvantables, mais bien plutôt la nécessité impérieuse qui les lui a fait prononcer ; moi, j'ai applaudi du fond du cœur au sentiment qui les a dictées, car ce sentiment, je le conçois. Songez-y donc ! on aime sa fille parce qu'on est fier d'elle, parce qu'elle est notre orgueil, notre joie, notre gloire ; on se plaît à la montrer comme le riche étale son or, comme la coquette fait briller ses joyaux les plus précieux ; mais s'il

arrive que quelqu'un ait le droit de lui jeter le mépris au visage, s'il arrive que ce mépris soit mérité, si enfin un jour vous comprenez que votre gloire est souillée, que votre joie est flétrie, que le joyau n'est que du verre, comment voulez-vous qu'on ne le brise pas dans un moment d'indignation et de fureur?...

—Mais un enfant a toujours des droits à l'indulgence de son père, dit avec une certaine fermeté madame Dubreuil.

Sans écouter sa femme, sans lui répondre, il poursuivit, s'animant par degrés:

—Ah! Dieu! je ne crains chez moi rien de semblable, mais je pense que si pareille chose arrivait, j'aurais toujours dans l'esprit, comme le fermier Guillaume, non-seulement

l'idée de la faute de ma fille qui me déshonore, mais encore, comme lui aussi, celle de toutes les ruses qu'elle a dû employer pour en venir là; je me dirais : le jour où je recevais ses caresses, où je la pressais sur mon cœur, comme je te presse en ce moment, ma bonne et innocente Nathalie, toi si pure de tout mensonge, je me dirais : ce jour là, à cette heure là même, elle me trompait! elle m'avait trompé la veille, et, dans mes bras, en me prodiguant des mots si doux, elle cherchait peut-être encore comment elle pourrait me tromper le lendemain. Quoi! je me dirais cela, moi son père, et vous voudriez que j'eusse pour elle de l'indulgence, vous exigeriez que le pardon sortît de ma bouche, quand je ne pourrais avoir qu'un désir de vengeance dans l'âme. Vous croyez cela possible! Oh! ma parole d'honneur, Guillaume

Giroux a eu raison de le dire : avec une telle pensée qui ne vous quitte pas, qui vous irrite sans cesse, oui, un jour ou l'autre on tue son enfant !

Dubreuil s'arrêta, les mains crispées, l'œil étincelant. Nathalie s'était penchée sur son épaule; il prit à deux mains la jolie tête de la charmante enfant, et l'embrassa à plusieurs reprises, croyant voir dans le mouvement de sa fille une caresse et une marque d'approbation. Mais Albertine, mère attentive, tressaillit sur son siége, quand Nathalie courba son front, car elle eut peur d'avoir deviné le motif véritable de cet abandon filial; on eût dit, en effet, que Nathalie n'avait ainsi baissé la tête que pour dissimuler une pâleur subite, causée peut-être par l'intérêt trop vif qu'elle prenait au récit de son père?

Pour Lucien, il était resté calme et froid en apparence; il ne chercha point à prouver que Guillaume, après son action brutale, après un acquittement inespéré, avait ajouté à sa faute en proférant une aussi effroyable menace.

— Mais, dit-il seulement, donner la mort, ce n'en est pas moins et toujours un crime : tout meurtrier doit compte à Dieu et aux hommes du sang qu'il a versé, et je ne sache pas qu'un père soit, plus qu'un autre assassin, hors de la loi générale; il y a même justice, ce me semble, à la lui faire subir cette loi, plus implacable, plus terrible pour lui que pour tout autre.

—Cependant, répliqua vivement Dubreuil en se levant, si le père outragé se croit assez

fort devant Dieu du témoignage de sa conscience pour braver la loi des hommes, qui donc retiendra son bras? quelle puissance l'arrêtera quand il va devenir meurtrier?

Lucien sentit peut-être qu'il y aurait imprudence à prolonger la discussion, et il se tut; Albertine observait toujours Nathalie.

Cet entretien jeta, pour le reste de la soirée, un froid glacial sur la réunion habituellement assez animée. Ainsi la jeune fille, bien que son père l'en priât à diverses reprises, ne put chanter au piano, et fit de vains efforts pour paraître gaie et rieuse comme à l'ordinaire. Lucien, de son côté, n'eut pas l'esprit à la partie de piquet accoutumée, et Dubreuil avait peine à contenir l'impatience que lui faisaient éprouver les bévues multipliées de

son adversaire. Albertine, qui ne perdait pas un des mouvemens de sa fille, Albertine que cet instinct particulier aux mères, et qui leur sert de divination, semblait éclairer sur l'état de gène où elle voyait Nathalie, lui demanda si elle ne serait pas d'avis de se retirer bientôt.

— Il n'est pas l'heure encore, se récria Dubreuil.

— En effet, je me sens fatiguée, répondit la jeune fille en se levant après avoir adressé à sa mère un regard empreint de reconnaissance.

— Je le crois bien, dit alors le père en regardant le cadran de la pendule, il est neuf heures... Allons, M. de Roncy, vous prendrez

votre revanche demain, souhaitons-nous le bonsoir.

Et l'on se sépara.

Ordinairement, on veillait jusqu'à dix heures, mais un désir de Nathalie suffisait pour changer les habitudes de la maison; Dubreuil était si heureux d'obéir à ses moindres caprices!

Au moment où la fille du négociant, arrivée à la porte de sa petite chambre, donnait à sa mère le baiser du soir, Albertine qui hésitait à l'interroger, lui demanda cependant :

— N'as-tu rien à me dire?

— Non, maman, rien, répondit-elle avec une

telle expression de franchise et de candeur, que l'excellente mère ne sut que penser, et qu'elle alla même jusqu'à s'accuser d'avoir conçu un doute coupable, une crainte injurieuse.

Et cependant, si quelqu'un eût pu, un moment plus tard, pénétrer dans la chambre où la jeune fille, qui venait de s'exprimer avec un ton de vérité si naturel, s'était enfermée à double tour, il l'eût vue pâle comme une morte, les yeux égarés d'abord, puis levés au ciel; il l'eût vue bientôt après s'affaissant sur elle-même en proie à un désespoir d'autant plus violent qu'il avait été plus long-temps contenu, tomber à genoux et voulant prier; presqu'aussitôt, le témoin caché eût encore vu la fille de Dubreuil se relever, comme si elle ne pouvait trouver assez de force

pour une prière ; puis se tordre les mains, se promener à grands pas, enfin se jeter tout habillée sur son lit, et cacher sa tête dans l'oreiller pour mieux étouffer ses sanglots. Car elle pleurait, la jeune fille si joyeuse d'ordinaire, cette Nathalie à qui tout semblait sourire dans la vie. Aux premiers rayons du jour, elle pleurait et gémissait encore.

Albertine, non plus, n'avait pas dormi de toute la nuit. Tourmentée par une vague inquiétude, elle chercha en vain le sommeil. Quand le jour fut venu, elle s'empressa d'aller frapper à la porte de sa fille ; personne ne répondit : elle appela à demi-voix, même silence ! Troublée alors, et soumise à l'effet pénible d'une anxiété dont elle ne se rendait compte que comme d'une crainte, qui pour n'avoir

pas un but distinct n'en est pas moins réelle. Albertine descendit en toute hâte au jardin, et machinalement, sans le vouloir, sans y penser davantage, elle suivit la première allée qui s'offrit à elle; cette allée la conduisit droit au petit pavillon de la terrasse. Tout-à-coup, madame Dubreuil s'arrêta dans sa marche jusque-là rapide; elle s'arrêta, disons-nous, quand elle reconnut qu'elle se dirigeait vers ce pavillon, qui avait été donné pour demeure au jeune créole. Une rougeur subite vint colorer ses joues: l'instinct qui avait guidé ses pas de ce côté lui disait donc que Nathalie était coupable; mais elle voulut douter encore, et un sentiment de respect pour sa fille la fit rétrograder. Elle rentra dans la salle à manger, située au rez-de-chaussée, et dont les fenêtres ouvraient sur le jardin; elle voulait y attendre le retour de Na-

thalie ; mais là, elle rencontra son mari.

— Tiens, dit-il d'un ton moqueur, déjà levée ! et d'où venez-vous si matin?

— Du jardin, faire un tour ; et...

Elle n'eut ni le temps, ni la force d'achever sa phrase, car à peine avait-elle dit les premiers mots, qu'elle aperçut sa fille qui, du fond du jardin, se dirigeait vers la maison.

— Diable ! continua Dubreuil, vous choisissez une singulière heure pour vos promenades!

— Nathalie le désirait, répondit-elle avec embarras, et ne sachant comment se soustraire aux observations ironiques de son mari.

— Ah ! c'est juste, reprit-il alors avec bonhomie, quand on se couche de bonne heure, on peut se donner le plaisir de respirer le bon air du matin... Puis, revenant à son ton ordinaire de critique railleuse :

— Il fallait, poursuivit-il, que votre fille vous apprît cela, car vous autres grandes dames, élevées dans des habitudes de paresse...

Il aurait pu continuer, car Albertine ne l'entendait plus. Obéissant à des craintes, plus fortes que sa volonté, et laissant son mari achever en monologue ses injustes récriminations, elle avait abandonné la place, non pour échapper aux remarques malveillantes de Dubreuil, mais bien pour s'élancer au devant de sa fille, qui approchait de la maison à pas lents.

Peu s'en fallut qu'Albertine ne poussât un cri d'effroi à la vue du changement qui s'était opéré depuis la veille sur les traits de la pauvre enfant ; elle la prit sous le bras, la calmant par de douces et consolantes paroles ; puis, comme elle sentait bien que les genoux de Nathalie fléchissaient, elle lui dit avec bonté :

— Soutiens-toi, et tâche de te calmer ; ton père est là qui te voit et qui t'attend ; mais ne crains rien : il sait que nous sommes sorties toutes deux ce matin ; je viens de le lui dire.

— Ah ! ma bonne mère !...

La parole expira sur les lèvres de la jeune fille ; mais un regard doux et suppliant exprima le reste de sa pensée.

— Je savais bien, mon enfant, se contenta d'ajouter Albertine, je savais bien hier soir, que tu avais quelque chose à m'apprendre.

Un instant après, Dubreuil avait embrassé sa fille, et remarquant l'altération de son visage, il s'était lui-même accusé de l'avoir causé par son récit de la veille, récit dont le souvenir avait sans doute produit une nuit d'insomnie.

Quelques minutes se passèrent encore, et puis Dubreuil sortit; les intérêts de son commerce l'appelaient hors de chez lui. Albertine et Nathalie se retrouvèrent alors seules, toutes deux; elles montèrent ensemble dans la petite chambre de la jeune fille. La porte ayant été fermée avec soin, l'enfant, humble et comme accablée sous le poids du repentir,

s'agenouilla aux pieds de sa mère, sans pouvoir prononcer un mot; Nathalie regardait seulement Albertine, et implorait d'elle une parole qui lui donnât de la force et du courage.

— Eh bien! oui, lui dit madame Dubreuil en la relevant, oui, je te pardonne, mon enfant, je te pardonne, mais dis-moi tout!...

LE SECRET DE LA JEUNE FILLE.

IX

Nathalie, on le sait déjà, n'était plus aux pieds de sa bonne mère : celle-ci l'avait relevée et fait asseoir sur ses genoux. La jeune fille cependant, soit honte de l'aveu sollicité, soit embarras de s'exprimer clairement, continuait à garder le silence, comme si l'in-

dulgence maternelle ne lui avait pas, et d'avance, promis le pardon de sa faute, quelle que fût même cette faute; comme si, non plus, elle n'eût pas compris la muette mais éloquente marque de tendre confiance qu'elle venait de recevoir. Madame Dubreuil se taisait aussi, examinant avec une anxiété douloureuse l'hésitation de la pauvre enfant qui se courbait tremblante sous le poids de ce regard, plutôt craintif que sévère.

Les deux femmes restèrent ainsi durant quelques minutes.

Mais impuissante à résister à son impatience, à ses inquiétudes qui allaient toujours croissant, la mère prit enfin la résolution d'interroger de nouveau sa fille. Nathalie, de son côté, sentant bien qu'il y avait pour elle nécessité

impérieuse à tout avouer, fit un violent effort sur elle-même; et au moment où Albertine ouvrait la bouche pour répéter sa prière, l'enfant arracha du fond de son âme torturée, mais où la douleur n'avait pas encore tué l'espérance, elle arracha, disons-nous, ces paroles qui renfermaient tout un aveu :

— Il m'aime, maman! il m'aime; il m'épousera!

A ce cri, madame Dubreuil ne put se défendre d'un mouvement involontaire de répulsion, qui ne fut que trop bien senti par Nathalie.

—Oh! si tu me repousses, continua la jeune fille désolée en se précipitant au cou de sa mère, et en s'y attachant comme un naufragé à

la planche de salut, oh! si tu me repousses, maman, qui donc me restera, mon Dieu?

— Eh bien! oui, dit madame Dubreuil, revenant à son doute et cherchant à éloigner comme injurieuse, comme impossible même la supposition du malheur, si clairement révélé par l'exclamation de sa fille; oui, je te l'ai promis: tu seras toujours mon enfant chéri; tu as raison, je dois te rester pour te rassurer contre toi-même, pour te faire lire dans ce cœur que tu vas m'ouvrir; je te reste, oui, je te reste! entends-tu, Nathalie? jamais je ne te manquerai, alors même que tout le monde se croirait le droit de t'abandonner; oui, pauvre enfant, tu me trouveras toujours là, prête à te consoler, à soutenir ton courage. Mais à quoi vais-je penser? Dieu merci, nous n'en sommes pas réduites à cette extrémité, Dieu

merci, tu n'as rien fait qui puisse donner à ceux qui t'aiment le droit de te repousser, et tu n'auras jamais besoin de mon appui contre l'abandon des autres; oh! non, tu te trompes sans doute. Ta douleur m'avait effrayée d'abord. Pardonne-moi, mon enfant; non, tu n'es pas coupable, car tu ne peux l'être; je l'ai déjà dit : tu te trompes sans doute, ton inexpérience t'égare, troublée que tu es par les sentimens nouveaux qui s'éveillent en toi. Une erreur de ta naïve innocence te fait regarder peut-être comme un crime, ce qui n'est pas même une faute à ton âge : tu aimes, n'est-ce pas? et cela te paraît si étrange, que tu as peur, que tu as honte de ton amour... Allons, j'ai deviné, n'est-il pas vrai? tu rougis, tu détournes la tête, tu ne réponds pas... Et pourquoi donc rougir, pourquoi donc avoir de la honte, si celui que tu aimes mérite ton amour?

— Lucien le mérite, maman !

— M. de Roncy !

— Ne t'ai-je pas dit que c'était lui ?

— Lui ou un autre, qu'importe, pourvu qu'il soit digne de toi. Crains-tu que tes sentimens ne soient pas approuvés par ton père? mais tu as tort, il t'aime aussi lui, tu le sais ; sa tendresse n'a jamais rien refusé à tes caprices, à tes moindres fantaisies, et quand il s'agit de ton bonheur, de ton avenir, tu trembles qu'il ne se montre pour la première fois dur et sévère... folle que tu es ! mais ton bonheur, c'est le sien !...

Albertine s'arrêta, et tout à coup, l'effroi d'avoir trop bien compris le cri de désespoir

de Nathalie, cet effroi contre lequel elle luttait, tout en cherchant à pénétrer la vérité, lui revint horrible et dans toute sa violence première, car elle entendit sa fille qui, toujours la tête cachée dans son sein, murmurait avec l'accent d'une épouvante invincible :

— Mon père ! mon père !

— Mais, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? reprit madame Dubreuil, me suis-je trompée ? Dans tout ce que je viens de dire, il y a au moins cela de vrai, je le répète, car j'en suis sûre, il y a cela de vrai, que ton père ne refusera pas ta main à M. de Roncy, si les informations, que la prudence exige que l'on prenne en pareille circonstance, lui sont favorables; et elles le seront sans doute; ton père, alors, se hâtera de consentir à ce mariage : il sera trop heureux de te savoir heureuse ! Mais s'il arri-

vait, ce que je ne prévois pas, ce que je ne puis croire, que M. Lucien fût trouvé indigne de toi, cet amour n'a pas encore eu assez de durée pour, qu'avec le temps, tu ne puisses en guérir, l'oublier...

— L'oublier, répéta Nathalie ; ah ! maman, jamais ! c'est impossible !

— Impossible? répéta Albertine en souriant avec incrédulité ; est-ce à ton âge que l'oubli d'un pareil chagrin est impossible? Quoi qu'il advienne de ton penchant pour M. de Roncy, il faudrait être raisonnable, mon enfant, et tu le serais ; ne nous aurais-tu pas, d'ailleurs, moi et ton père pour calmer ta souffrance, pour l'adoucir à force de caresses et de consolations? Mais à quoi bon s'alarmer d'une prévision que rien ne justifie? Ainsi

donc, sans retard, dès aujourd'hui, à l'instant même, il faut parler à ton père...

— Oh! garde-t'en bien! s'écria la jeune fille avec terreur, redressant la tête et regardant fixement sa mère; garde-t'en bien! car ce serait me perdre sans retour.

— Te perdre!

— Oui, continua-t-elle avec une véhémence extraordinaire, oui, je serais perdue si mon père apprenait que j'ai aimé sans le lui dire! ne l'as-tu pas entendu hier?...

— Mais au contraire, il te pardonnerait bien vite, et il mettrait tous ses soins à ce que cet amour eût le résultat que je désire.

— Soins inutiles, maman ! s'écria Nathalie, c'est d'un autre, c'est de Lucien maintenant que je dois attendre mon salut.. C'est lui qui doit parler le premier... L'autorité même de mon père ne peut plus rien pour retarder ou hâter mon mariage, et ne voulût-il pas, ce qui est possible enfin, tu l'as dit, ne voulût-il pas me donner Lucien pour époux, que sa volonté serait impuissante à empêcher ce qui est...

— Nathalie, tu me fais frémir! dit madame Dubreuil avec l'angoisse du malheureux qui a déjà un pied dans le gouffre dont son œil mesure la profondeur ; mais ce qui existe, qu'est-ce donc ? achève, achève.. queveux-tu dire ?

— Ne me maudis pas, je t'en prie, ne me maudis pas !

— Eh ! ne t'ai-je pas promis de t'aimer toujours?... Eh bien, tu disais?... M. Lucien...

— Je suis à lui, ma mère!

— A lui, malheureuse enfant? à lui!

La singulière énergie qui avait soutenu jusqu'à ce moment le courage de la jeune fille, était tombée tout à coup après le dernier mot de son terrible aveu ; par faiblesse autant que par confusion, elle pencha la tête, et ses yeux se fermèrent; elle resta un moment sans voix, inanimée, presque froide ; l'âme et le corps avaient succombé dans la lutte.

Quant à madame Dubreuil, cette affreuse réalité qu'elle soupçonnait pourtant, lui porta d'abord un coup terrible, et brisa en elle

toute force morale ; toutefois, elle fut la première à recouvrer le sentiment, et, retenant ses larmes, s'oubliant elle-même, elle ne songea plus qu'à sa fille; la réchauffant de ses caresses, la ranimant par ses baisers, l'attirant à elle comme on attire à soi un enfant chagrin ou malade, et lui prodiguant de ces douces paroles de mère, qui consolent, qui ravivent l'espoir, qui font que le mal et la douleur s'éloignent de l'être chéri, comme si elles avaient peur, en le touchant, de commettre un sacrilège.

— Pauvre Nathalie! murmurait-elle.

A cette voix pénétrante, la jeune fille se réveilla.

— Tu ne m'accuses pas, maman, tu me

plains, tu es bonne! je m'y attendais, tu me l'avais promis; mais je t'en remercie comme d'un bonheur inespéré. Ah! tu comprends bien, poursuivit-elle, l'œil égaré, la parole brève, saccadée et tremblant de tous ses membres, comme si elle était encore sous l'impression d'une épouvantable menace, tu comprends bien maintenant pourquoi tu m'as vue pâlir hier soir pendant le récit de mon père? pourquoi j'ai tant souffert durant cette horrible scène du tribunal? quand le fermier Guillaume n'a pas voulu pardonner à son enfant qui lui criait : Grâce! Cette malheureuse coupable et suppliante, il m'a semblé que c'était moi; il m'a semblé que mon père me frapperait comme le sien l'a frappée!

— Oh! non, ma fille, non, jamais!

— Il l'a dit! il l'a dit! N'as-tu pas entendu qu'il applaudissait aux dernières paroles de l'accusé renvoyé absous? Il a ajouté : Oui, un jour ou l'autre on tue son enfant! A ces mots, tout mon sang s'est porté à mon cœur, j'ai cru que j'allais tomber, j'ai cru que j'allais mourir ; je ne sais ce qui s'est passé en moi, ce que j'ai ressenti... mais cette menace m'a révélé... tout ce que j'avais à craindre.

— Oui, je comprends, tu as eu peur pour toi...

— Non, ma mère, répliqua vivement Nathalie, je n'ai pas eu peur pour moi.. mais pour mon enfant!

A cette brusque révélation d'un nouveau

malheur, madame Dubreuil resta muette, et comme pétrifiée. La jeune fille n'osait plus regarder sa mère; elle avait, en prononçant ces mots terribles : mon enfant! croisé ses mains sur son sein agité, et dans ce geste pudique, dans l'humiliation même de son attitude, respirait une incroyable expression de fierté : c'était le sentiment maternel qui s'éveillait.

Bientôt Nathalie revint à ses premières paroles de confiance et d'amour :

— Lucien m'aime, dit-elle, c'est un honnête homme : il m'épousera!

La résolution d'Albertine était prise. De ce jour, de ce moment commençait réellement sa tâche de mère, grande et pénible tâche

qu'elle promit à Dieu d'accomplir jusqu'au bout.

Sans ajouter un mot, sans vouloir rien entendre, elle se leva, déposa doucement sa fille sur le siége qu'elle venait de quitter, et s'élança vers la porte de la chambre ; mais, arrêtée par un cri déchirant de Nathalie qui, les mains jointes et les bras tendus vers elle, lui disait avec l'accent du désespoir :

— Ah ! je savais bien que tu m'abandonnerais !

— Non, non, mon enfant, répliqua-t-elle ; non, ce que je te disais avant l'aveu de ta faute et de ton malheur, je te le dis encore : je t'aime, et je te pardonne... attends-moi, attends-moi !

— Mais que vas-tu faire ? voulut encore demander Nathalie.

Madame Dubreuil avait disparu, fermant la porte sur elle et emportant la clé.

L'OBSTACLE.

X

Ce qu'Albertine avait à faire, elle le savait bien en quittant la chambre de sa fille; mais à peine eut-elle mis le pied hors de cette chambre, que l'espèce de calme et de suite dans les idées qu'elle avait su jusqu'alors conserver par un effort presque surhumain, l'abandonna

tout-à-fait : sa résolution prise, son projet arrêté, elle oublia tout. Anéantie, écrasée sous le poids de l'immense infortune qui l'atteignait dans son enfant, et qui lui apparut alors avec son effrayant cortège de dangers certains, de luttes vaines peut-être, et peut-être aussi de catastrophes sanglantes, elle fut comme folle un instant. Un seul moyen de remédier au passé, de conjurer l'avenir, s'était offert à son esprit, et ce moyen, elle ne se le rappelait plus; il fallait agir sur-le-champ; il n'y avait pas une minute à perdre : elle comprenait cela, mais c'était là tout ce qu'elle pouvait comprendre. — Ma fille ! — se disait-elle, et puis plus rien ne lui venait à l'esprit. Son front brûlait, ses yeux étaient secs et rouges, ses traits bouleversés; elle s'effrayait elle-même du désordre de son esprit. Mais à force de se répéter : — Ma fille ! ma fille ! — elle parvint

à joindre à ce nom celui de Lucien, et ces deux noms réunis dans une seule pensée lui rendirent enfin la mémoire.

Ce trouble, cette douleur, cette folie, elle ne les subit que durant tout au plus une minute; elle crut, quand elle recouvra la raison avec le souvenir, qu'elle avait quitté Nathalie depuis une heure. — Oui, Lucien! — se dit-elle encore, et toujours pâle, toujours le visage altéré, toujours dévorée d'inquiétude et de douleur, elle descendit rapidement pour ordonner à François d'aller voir si M. de Roncy était chez lui afin de le prier de venir lui parler. En entrant dans la salle à manger, où elle croyait rencontrer le vieux valet de la maison, elle trouva, non pas celui-ci, mais son mari, M. Dubreuil.

Par bonheur, le père de Nathalie tenait à la main un rouleau de papier assez volumineux, dont la lecture semblait vivement le préoccuper, aussi ne s'aperçut-il ni de l'agitation de sa femme, ni du mouvement d'effroi dont elle ne put se défendre à sa vue.

Au bruit qu'elle fit en entrant, il se retourna :

— Ah, parbleu ! dit-il d'un ton brusque, vous arrivez à propos, car j'allais monter chez Nathalie pour vous chercher.

Albertine remercia intérieurement Dieu, ce protecteur des mères, qui lui avait permis de descendre assez à temps pour retarder au moins une révélation qui, Dubreuil l'avait dit, pouvait être un arrêt de mort pour

la coupable ; car cet orgueil de père, s'il se fût senti si cruellement blessé, n'aurait pas calculé peut-être s'il y avait crime ou non à se venger de l'offense par un meurtre. Albertine puisant un peu de force dans sa confiance en la protection d'en haut qui venait de lui épargner le malheur d'une explication immédiate, se remit et put répondre sans trop d'émotion dans la voix :

— Que me voulez-vous, monsieur ?

— Il s'agit de ce procès que je soutiens contre votre beau-frère, pour notre part de la ferme du Mesnil, vous savez bien ?..

— Oui, oui, je sais... dit-elle sans penser à ce qu'elle disait, ne songeant qu'à rompre au plutôt un entretien dont la durée présu-

mable allait lui faire perdre un temps précieux.

— Ah ! ça, madame, reprit Dubreuil avec sa brutalité accoutumée, est-ce que vous ne m'entendez pas ? Au fait, vous avez bien autre chose à penser qu'à nos intérêts de famille ! je le conçois... Mais comme il faut que vous signiez cet acte que vient de m'envoyer mon avoué, vous en entendrez la lecture ; allons, asseyez-vous là, je commence.

— Mais rien ne presse... osa-t-elle objecter.

— C'est ce qui vous trompe.

— Vous pouvez bien attendre jusqu'à ce soir, par exemple... Oui, ce soir...

— Non pas, non pas... dit-il, c'est ce matin même, à l'instant, qu'il faut en finir... Je dois me hâter de vous donner connaissance de ces papiers, et puis les reporter tout de suite à l'avoué ; il en a besoin, notre avocat les lui demande.

Un moment, Albertine fut sur le point de dire à son mari que sa fille l'attendait, que Nathalie souffrait de son absence, mais une réflexion retint les paroles sur ses lèvres : le père n'eût pas manqué de l'interroger ; il eût voulu savoir pourquoi Nathalie attendait sa mère, pourquoi elle souffrait; peut-être même se serait-il empressé de monter à la petite chambre, il y aurait trouvé Nathalie dans les larmes sans doute, et incapable de se contraindre ; alors le fatal secret eût été connu! Elle se fit donc violence, et résolut d'écou-

ter l'insupportable lecture, puisqu'elle ne pouvait faire autrement. Mais en proie à la perplexité qui l'obsédait, elle resta debout.

— Asseyez-vous donc, répéta Dubreuil avec colère ; en vérité je ne vous comprends pas... Qu'un tête-à-tête avec moi ne vous amuse guère, c'est possible, aussi vous devez me rendre cette justice, que j'apporte tous mes soins à ce que les entretiens soient rares entre nous. Mais que celui-ci vous intéresse ou vous ennuie, comme il est nécessaire, bien plus, comme il est indispensable, vous resterez, vous m'entendrez ; il le faut ! je le veux !..

Sans répondre un seul mot, Albertine alla s'asseoir près de la fenêtre, laquelle, on le sait, avait vue sur le jardin et sur le pavillon

habité par le jeune créole; puis elle dit à Dubreuil :

— Hâtez-vous donc, monsieur ! je vous écoute.

Celui-ci la contempla quelques instans, comme s'il se faisait un plaisir de l'impatience qu'elle éprouvait visiblement ; après ce moment d'examen, il prit une chaise, et vint se placer devant Albertine, mais à distance respectueuse ; et puis, il tira de sa poche son mouchoir, ensuite sa tabatière qu'il ouvrit ; il aspira longuement une prise de tabac, et tout cela avec une lenteur calculée, avec des précautions infinies, des pauses, des temps d'arrêt qu'il prolongeait à dessein, lui, si pressé tout à l'heure. Petite et mesquine vengeance dont il se donnait la jouissance, et qui mettait

la pauvre mère au supplice. Enfin, il commence sa lecture.

— Mais que diable avez-vous? C'est incroyable! s'écria-t-il, après avoir tourné quelques feuillets; vous ne me prêtez pas la moindre attention; je parie que vous seriez fort embarrassée pour me répéter ce que je viens de lire; cela vous intéresse pourtant; mais je ne sais ce que vous avez à regarder sans cesse dans le jardin...

— Continuez, dit madame Dubreuil se résignant encore.

Il poursuivit, en effet, tantôt les yeux sur le papier, tantôt regardant sa femme; mais tout à coup, il s'interrompit une seconde fois.

— A la fin, madame, dit-il, c'est trop fort !

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Albertine, les regards toujours fixés sur le pavillon de la terrasse.

— Vous écouterez, madame ! reprit Dubreuil, je veux que vous écoutiez.

Il s'approcha d'elle, et lui saisit le bras, grossit sa voix pour la forcer à entendre malgré elle, et lorsqu'il croyait la voir encore distraite, il interrompait de nouveau sa lecture par des mouvemens brusques, par des questions réitérées, auxquelles Albertine se voyait forcée de répondre tant bien que mal.

Qu'on se figure l'anxiété de la malheureuse

mère : elle avait vu tout à l'heure Lucien ouvrir la porte du pavillon, et se diriger vers la grille du jardin : Il va sortir ! dit-elle, et s'il n'allait pas rentrer de la journée, comme cela lui arrive quelquefois !

— Comprenez-vous, ajouta l'impitoyable Dubreuil en lui secouant le bras, comprenez-vous avec quelle clarté ce passage établit les faits, et comme il met à jour la mauvaise foi de votre beau-frère ?

— Oui, oui, je comprends... répondit la mère désolée, qui voyait arriver à la grille le cheval de M. de Roncy.

— Saisissez-vous l'importance de cet argument qui nous donne gain de cause ? poursuivit Dubreuil qui ne lâchait pas sa proie.

— Oui, vous avez raison...

Albertine s'arrêta subitement sans pouvoir en dire davantage ; elle aurait pâli, si cela eût été possible, tant était accablante l'angoisse qui venait de lui mordre le cœur :

— Si Nathalie, pensait-elle, inquiète de ne pas me voir revenir, allait descendre pour me chercher !

Et en même temps, Lucien, qui avait sans doute oublié quelque chose dans le pavillon, venait d'y rentrer, mais pour un instant, peut-être !...

— Nous triompherons ! cria Dubreuil s'animant à sa lecture, nous triompherons : qu'en pensez-vous, madame?

— Je le crois comme vous..., répondit-elle.

Mais ses forces l'abandonnèrent ; Albertine fut près de défaillir. Elle crut entendre la voix de Nathalie qui l'appelait, et Lucien sortit de nouveau du pavillon dont il ferma la porte.

Ainsi donc la malheureuse mère était aux prises avec une double crainte et luttait contre une double torture. L'œil fixé sur le jeune homme qui se préparait à partir, l'oreille aux écoutes, elle frémissait à chaque pas de Lucien, à chaque bruit qui lui arrivait de l'étage supérieur, et Dubreuil continuait toujours.

— Nous avons encore dans notre sac d'au-

tres bonnes raisons; vous allez voir, madame, vous allez voir !

Mais, hors d'elle-même, incapable de supporter plus long-temps le triple tourment qui lui était infligé : la violence d'une part, une crainte incessante des deux autres, elle se leva, et dégagea brusquement sa main prisonnière dans celles de son mari, puis elle dit :

— Il est inutile d'achever, monsieur, je vais signer cet acte.

— Cependant... voulut objecter Dubreuil étonné.

— Je vais signer, répéta-t-elle ; cela doit vous suffire, je pense.... mais cessez cette lec-

ture, c'en est assez ; je ne puis en entendre davantage.

—C'est juste, répondit-il avec un accent où perçaient et l'ironie et le mépris, c'est juste, madame ; j'étais un sot de croire que cette affaire, quelque importante qu'elle soit, pouvait vous intéresser ; comme il ne s'agit que de notre fortune, de la fortune de Nathalie surtout, cela ne vaut pas la peine que vous vous en occupiez !... l'avenir de votre fille, c'est si peu de chose pour vous ! Signez donc, et souvenez-vous bien que c'est la dernière fois que je vous parle de nos affaires communes. Vous voulez être tout-à-fait une étrangère ici, vous le serez, je vous en réponds !

Insensible à ces reproches injustes, à cette

menace brutale , Albertine prit la plume et s'apprêta à donner sa signature ; mais à ce moment, elle vit Lucien près de la grille et se disposant à monter à cheval ; un instant de retard et il allait partir ! elle laissa la plume, et courut à la sonnette qu'elle agita avec force.

— Ah ça ! êtes-vous folle, madame, s'écria Dubreuil : qui appelez-vous ainsi ? signez donc, ou vous allez me donner à penser que votre intention est de vous jouer de moi...

— Courez dire à M. de Roncy qu'il ne sorte pas sans me voir ; j'ai une commission à lui donner, dit Albertine à François qui avait tout aussitôt répondu à l'appel de la sonnette. Le valet se hâta d'obéir. Madame Dubreuil le suivit du regard, et son agitation ne se calma un

peu que lorsqu'elle eut vu celui-ci arriver assez à temps pour retenir Lucien. Alors, d'une main convulsive, elle reprit la plume, essaya de tracer son nom, s'arrêta à la première lettre; mais voyant que son mari l'examinait d'un air railleur, elle signa, enfin.

Ce prétexte d'une commission à donner à M. de Roncy, c'était là tout ce que la pauvre femme avait trouvé de mieux pour retenir Lucien; heureusement, Dubreuil l'accepta pour bon et valable, car le jeune homme s'était fait, depuis long-temps déjà, le pourvoyeur de ces dames pour des emplettes de mince importance; mais comme il fallait bien que la mauvaise humeur du mari profitât d'une aussi belle occasion de s'exhaler, il murmura entre ses dents, de manière toutefois à être entendu :

— C'est bien cela ! quelque bagatelle, une niaiserie, un chiffon ! voilà qui est beaucoup plus important pour elle, qu'un procès d'où dépend une partie de la fortune de sa fille... Je la reconnais bien là !....

Ayant dit, et voyant qu'Albertine ne répondait pas à sa boutade grossière, Dubreuil saisit sur la table le papier signé, passa devant sa femme à qui il jeta un coup-d'œil de dédain, et il lui laissa pour adieu le fracas de toutes les portes qui retentirent coup sur coup, jusque et y compris celle qui donnait sur la place Saint-Nicolas.

—Ah! enfin ! s'écria Albertine avec un soupir d'allégement.

Mais elle n'eut pas le temps de rétablir un

peu de calme dans son esprit, un peu d'ordre dans ses idées, car au même instant l'autre porte du salon s'ouvrit, — celle qui donnait sur le jardin, — et Lucien entra.

— En quoi suis-je assez heureux pour vous être agréable, madame, dit-il en s'inclinant, et quelle est cette commission dont François m'a parlé? Ordonnez...

— Un moment, monsieur, interrompit-elle; un moment, de grâce, que je me remette!

Lucien recula d'étonnement, presque d'effroi, à la vue des traits renversés de la pauvre femme.

— Mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc, lui demanda-t-il?

— Oh ! ce n'est rien ; ce ne sera rien, dit-elle après un court silence ; et, se levant, allant à lui : — Ce que je veux de vous, monsieur, ajouta-t-elle, c'est que vous ne sortiez pas si matin, car j'ai besoin de vous ici.

Puis elle le prit par le bras, et répondant à toutes ses questions par les mêmes mots dits à voix basse, mais avec un accent impératif :

— Venez, monsieur, venez ; suivez-moi, je le veux !

Elle l'entraina, lui fit monter l'escalier au milieu duquel ils rencontrèrent Nathalie qui, se mourant d'inquiétude, n'hésitait plus à descendre. Madame Dubreuil ordonna à sa

fille de rentrer chez elle, à Lucien de la suivre, puis elle-même entra à son tour, referma la porte, et alors elle s'adressa au jeune créole. Celui-ci, pâle de terreur et de confusion, devina aussitôt que tout était découvert.

— Monsieur de Roncy, lui dit Albertine d'un ton grave et solennel, aujourd'hui même, devant moi, au déjeûner, vous allez demander à mon mari la main de Mademoiselle Nathalie Dubreuil.

Respirant à peine, le cœur oppressé, le corps penché en avant, sans geste, sans voix, le regard fixe, comme suspendues aux lèvres de Lucien, d'où pouvait tomber pour elles un arrêt de vie ou de mort, la mère et la fille attendirent sa réponse.

Lui, la tête cachée dans ses mains, immobile, glacé, ne disait rien.

— Ne me comprenez-vous pas? répéta la mère; est-il besoin de vous redire qu'aujourd'hui, ce matin, il faut absolument que vous demandiez à mon mari qu'il veuille bien vous accepter pour gendre?

Toujours dans la même posture, Lucien se taisait.

— Hésiteriez-vous donc, monsieur, continua-t-elle? aurions-nous trop compté, ma fille et moi : elle sur votre amour, moi sur votre loyauté, pour obtenir la seule réparation qui soit possible maintenant? la seule, vous le savez bien... Nous serions-nous trompées toutes les deux? Ah! ce serait abominable, et

je ne puis le croire... M. de Roncy, au nom de Dieu qui punit le parjure, au nom de ma fille et des souffrances qu'elle endure par vous et pour vous... au nom de son bonheur que vous avez flétri, mais que vous pouvez lui rendre, je vous le demande encore parce que j'en ai le droit, moi sa mère : vous savez ce qu'un homme d'honneur ferait à votre place, vous savez ce que j'exige, ou plutôt ce que j'implore ; répondez, le ferez-vous?

A cet appel, Lucien releva la tête, se découvrit le visage ; et dans ses yeux, sur ses joues on voyait les traces de ses larmes. Mais soit parce que son émotion était trop violente, soit pour toute autre cause, il garda encore le silence.

— Il a pleuré, il pleure ! s'écria Nathalie

que la vue des larmes de Lucien fit renaître à l'espérance; pardonne-lui, maman : il a pleuré, il pleure!

— Ce ne sont pas des larmes qu'il faudrait ici, répondit madame Dubreuil; mais si celles-ci vous ont été arrachées par l'aspect de notre douleur, elles annoncent du moins que vous avez l'âme bonne et accessible à la pitié; eh bien, monsieur, par grâce, ne prolongez pas notre supplice... n'ajoutez pas à un malheur, déjà presque au-dessus de nos forces, le tourment plus affreux encore de douter de vous plus long-temps...

— Lucien! s'écria une voix suppliante.

— Ne le prie pas, ma fille; pour toi la prière serait une bassesse; c'est à moi d'en ap-

peler à son cœur après avoir parlé à sa loyauté, c'est à moi de lui dire : Lucien, ayez pitié de nous ! c'est à moi de me jeter à ses pieds, s'il le veut ; il n'y a pas de honte dans l'abaissement d'une mère qui prie pour sa fille.

— Madame, dit-il enfin d'une voix brisée ; madame, et vous, Nathalie, maudissez-moi, je suis un infâme... Ce mariage qui comblerait tous mes vœux, ce mariage que j'aurais dès long-temps sollicité moi-même...

— Eh bien ! s'écria Albertine haletante.

— Il est impossible.

— Impossible ! répéta-t-elle en se redressant et en avançant d'un pas vers Lucien ; je n'ai pas bien entendu..... vous n'avez pas dit cela,

vous n'avez pu le dire.... mais si fait, il l'a dit!.... Impossible! et pourquoi donc, impossible?

— Oh! ne me le demandez pas!

— C'est-à-dire que vous vous croyez le droit de nous ravir l'honneur, l'espérance, tout enfin! et vous ne m'accorderiez pas, à moi, celui de vous interroger, de vous forcer à répondre? ce droit-là, je l'ai payé assez cher!... d'ailleurs, je suis votre juge ici... Allons, monsieur, parlez! tuez-nous d'un mot; mais ce mot, je veux le savoir; je le veux!..

Lucien, vaincu par la voix éloquente et sacrée d'une mère, ne put résister plus long-temps; accablé de remords, de désespoir, il se laissa tomber à genoux devant Alber-

tine, et dans cette humble posture, les yeux baissés et se tordant les mains, il eut à peine la force de murmurer ces paroles foudroyantes :

— Je suis marié !

— Oh ! vous avez bien dit : vous êtes un infâme !...

Le douloureux emportement de la mère fut interrompu par un cri étouffé : Nathalie était évanouie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

